



HAL
open science

Le Sahel des "siècles obscurs"

Michel Barbaza

► **To cite this version:**

Michel Barbaza. Le Sahel des "siècles obscurs": Données croisées de l'art rupestre, de l'archéologie, des chroniques et des traditions orales. Préhistoire, Art et Archéologie., 2005, LX, pp.61 - 102. hal-00370895

HAL Id: hal-00370895

<https://hal.science/hal-00370895>

Submitted on 25 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Sahel des « siècles obscurs ».

Données croisées de l'art rupestre, de l'archéologie, des chroniques et des traditions orales.

Michel Barbaza¹

Résumé : Au terme de 8 missions archéologiques successives dans le Sahel burkinabé, un bilan est dressé des travaux et acquis nouveaux. Cette présentation réalise une synthèse provisoire rassemblant les données essentielles de l'art rupestre dans un contexte d'habitats supposés contemporains. Quoique incertaines, balbutiantes ou à peine audibles, les sources écrites et les traditions orales, apportent d'intéressants éclairages sur l'art rupestre de l'extrême fin de la Protohistoire sahélienne. En proposant un certain nombre de cadres conceptuels, parfois à titre d'hypothèses ou d'axes de réflexion, l'ensemble contribue à inscrire ces divers témoignages dans une histoire commençante déjà en liaison avec le Moyen-âge de l'Afrique du nord et de la Méditerranée.

Le site de Markoye (Burkina Faso) matérialise la rencontre de deux mondes : « berbère » et saharien au nord, africain de l'ouest au sud. Ils ont convergé et ont constitué un ensemble culturel inscrit sans équivoque dans l'aire berbère. Originale à plus d'un titre, cette entité marque le début de l'emprise culturelle et économique des ancêtres directs des touareg actuels sur le Sahel des abords du Niger, vers la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne et le début du millénaire suivant.

Mots-clefs : Art rupestre. Protohistoire. Moyen-âge. Sahel. Métallurgie. Songhay. Touareg.

Abstract : After 8 successive archeological missions in Burkina Faso's part of the Sahel, here are the results of the research and the state of the question. This presentation undertakes a provisory synthesis that assembles the essential data on rock art in a context of settlements supposed to be contemporary. Although often vague, not very clear or barely visible, written sources and oral traditions shed interesting light on rock art at the very end of Sahelian Préhistory. By proposing several conceptual outlines, sometimes as hypotheses or as food for thought, the presentation contributes to an inclusion of this testimony in a history that is beginning to take form and which is already linked to the Middle Ages in Northern Africa and on the Mediterranean.

The Makoye site (Burkina Faso) materializes the meeting of two worlds : berber and saharian in the north, West African to the south. They converged and constituted a cultural entity which is clearly contained in the berber area. In many respects original, this entity marks the beginning of the cultural and economic influence of the direct ancestors of today's Touareg living in the Sahel near the Niger River, towards the end of the first millennium and at the beginning of the second of the christian era.

Key-words : Rock art. Protohistory. Middle Ages. Sahel. Metallurgy. Songhay. Touareg.

CADRES GÉNÉRAUX DE LA RECHERCHE

Contextes et méthodes

Sans réel paradoxe, l'opération archéologique réalisée à partir de 1997 dans le Sahel burkinabé trouve une part de son origine dans les travaux

conduits à Bédailhac (Ariège) où une étude archéologique simultanée des vestiges d'art paléolithique (Jauze et Sauvet 1991 ; Sauvet 1996 ; Sauvet, travaux et publication en cours) et des dépôts archéologiques encore en place montrait, malgré l'importance des destructions diverses, l'intérêt évident du

1. U.T.A.H., U.M.R. 5608, Centre de Recherche et d'Etude sur l'Art Préhistorique. Centre *Emile-Cartailhac*. Maison de la Recherche. Université de Toulouse Le Mirail. 5, allée Antonio-Machado. 31058 Toulouse Cedex 9. barbaza@univ-tlse2.fr

contexte archéologique lié aux œuvres pariétales paléolithiques, pour la connaissance des modalités de fonctionnement de certaines zones ornées de la cavité, la Galerie Vidal notamment (Barbaza 1998 ; Barbaza *et al.* 2001 ; Barbaza, travaux et publication en cours).

Après un premier déplacement à Markoye en 1997, site alors totalement inédit, l'idée germe que ce cadre documentaire s'inscrivant dans un passé relativement peu reculé, pouvait constituer non seulement un terrain d'application des méthodes de relevé d'art rupestre préluant à une approche iconographique classique, mais aussi un contexte propice pour mener à bien une étude tenant de la démarche expérimentale confrontant données de l'art rupestre, de l'archéologie et si possible des traditions orales africaines (Barbaza *et al.* 1998). L'abondance et la variété des « témoins » archéologiques constitués par les figures d'art rupestre – innombrables semblait-il alors – et par les vestiges d'habitats « antiques », imposaient rapidement l'intuition initiale comme méthode de travail. « *Tenter d'évaluer dans une même démarche ce que l'archéologie pouvait apporter à la compréhension de l'art rupestre et dans quelle mesure l'art rupestre pouvait contribuer à l'archéologie des populations anciennes* » était bien, ainsi formulé, le cœur de ce qui devenait la problématique des travaux réalisés en coopération par les équipes d'archéologie de l'Université de Toulouse le Mirail et de l'Université de Ouagadougou². Les diverses approches, classiques dans leur démarche individuelle, devaient inscrire leurs résultats dans l'histoire culturelle et socio-économique d'une petite région à l'échelle de l'Afrique : le Sahel burkinabé, zone obscure de l'Histoire pour les périodes antérieures au 13^{ème} siècle de notre ère.

Au terme de cette série de travaux et pour ce premier bilan général qui retient l'art rupestre comme base documentaire essentielle de l'étude, il est légitime de penser que les résultats ont assez nettement dépassé les espérances et encore bien davantage si l'on tient compte des découvertes que ces travaux ont engendrées et des perspectives de recherche ainsi nouvellement créées. Les données issues de sources documentaires diverses convergent et se complètent avec suffisamment de netteté pour que puisse être établi un panorama historique des pays de la boucle du Niger où deux « mondes » se sont rencontrés à la charnière des 1^{er} et 2^{ème} millénaires de notre ère. A l'heure de cette première synthèse, toutes les données n'ont pas à l'évidence

le même poids documentaire et n'offrent pas un égal degré de fiabilité. Les données de l'art rupestre quoique très abondantes et de formes multiples constituent une documentation d'art rupestre désormais bien cernée, tant dans ses aspects quantitatifs que sous ses aspects qualitatifs, avec deux sous ensembles différenciés par leur registre thématique. Considérés dans un même mouvement, ils regroupent environ 10 000 figures réparties pour l'essentiel sur les collines d'Aourou Sité à Markoye (fig. 1 et 2).

Par contre et de manière bien compréhensible, les travaux archéologiques qui ont pris en compte la diversité des vestiges matérialisant des habitats très variés depuis le Paléolithique moyen jusqu'à l'actuel, des monuments (ou au moins des constructions qui ont semblé pouvoir être classées dans ce type de vestiges), et des ateliers de métallurgistes (réduction du minerai de fer et élaboration d'objets manufacturés), ont progressé selon le rythme lent qu'impose l'archéologie moderne. Il reste à l'évidence beaucoup à faire. Des moyens importants seront à mettre en œuvre, tant d'un point de vue matériel que technique et scientifique lors de ce qui constituera une deuxième phase des recherches dont la problématique fondamentale se noue autour de l'évaluation socio-économique du phénomène constitué par les fourneaux de métallurgistes, évaluable en milliers, et qui suppose que soient menés à bien, selon la méthodologie requise, les divers travaux de prospection, d'évaluation, de datation, d'études technologiques, de reconstitution de la chaîne opératoire depuis les préliminaires techniques jusqu'à l'insertion de l'objet dans un flux d'échanges ou dans une activité de transformation étrangers à la zone. La mise en œuvre d'autres connaissances et pratiques archéométriques s'imposaient (travaux de J.-M. Fabre, en cours).

L'art rupestre, l'archéologie, les chroniques, les traditions orales, mais aussi la connaissance du milieu et ses contraintes climatiques, apportent cependant – chaque donnée à sa manière – leur contribution spécifique fondant avec plus ou moins d'assurance et de fiabilité une part du discours final. Cette reconstruction provisoire du passé permettra de faire d'un tissu d'arlequin juxtaposant les données établies, certaines, très probables, ou simplement probables et possibles, une contribution à l'histoire ancienne de la zone... Dans ce domaine, il en va ainsi de toute démarche sauf à ne jamais vouloir terminer et conclure une recherche. Les risques liés à cette entreprise résident moins dans l'état de

2. Les travaux archéologiques conduits entre 1997 et 2005 sur le site de Markoye ont été réalisés dans le cadre de la Mission Archéologique Française au Burkina Faso. Y ont participé pour la part burkinabé, Lassina Koté et Antoine Kalo Millogo, du laboratoire d'Archéologie de l'Université de Ouagadougou ainsi que Christophe Dya Sanou du laboratoire de Géomorphologie de cette même Université. Michel Barbaza, Marc Jarry, Jean-Marc Fabre et Nicolas Valdeyron, de l'U.T.A.H., U.M.R. 56 08, C.N.R.S., Université, Culture, I.N.R.A.P., ont constitué l'équipe française.

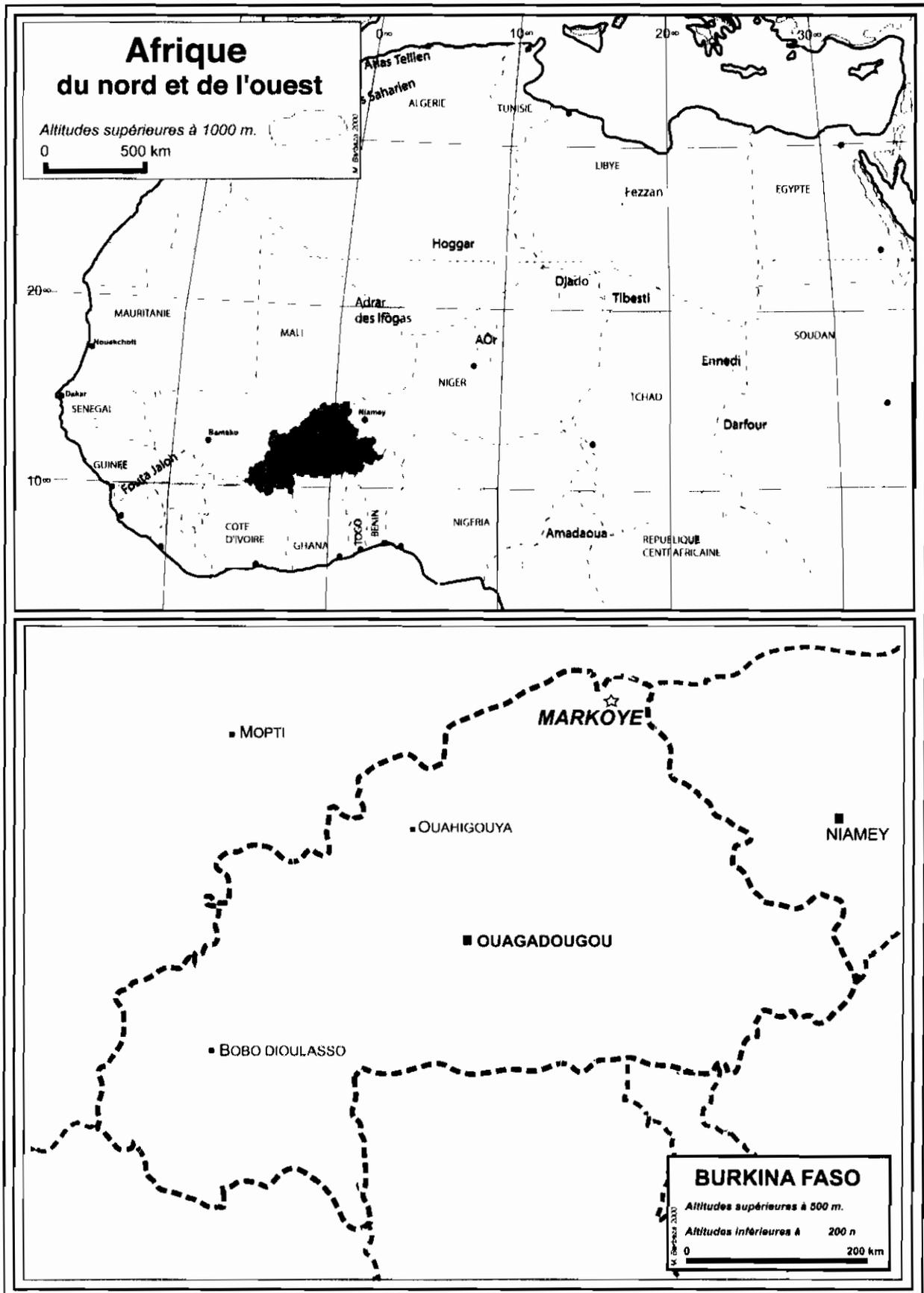


Fig. 1. Cartes de l'Afrique et du Burkina Faso.

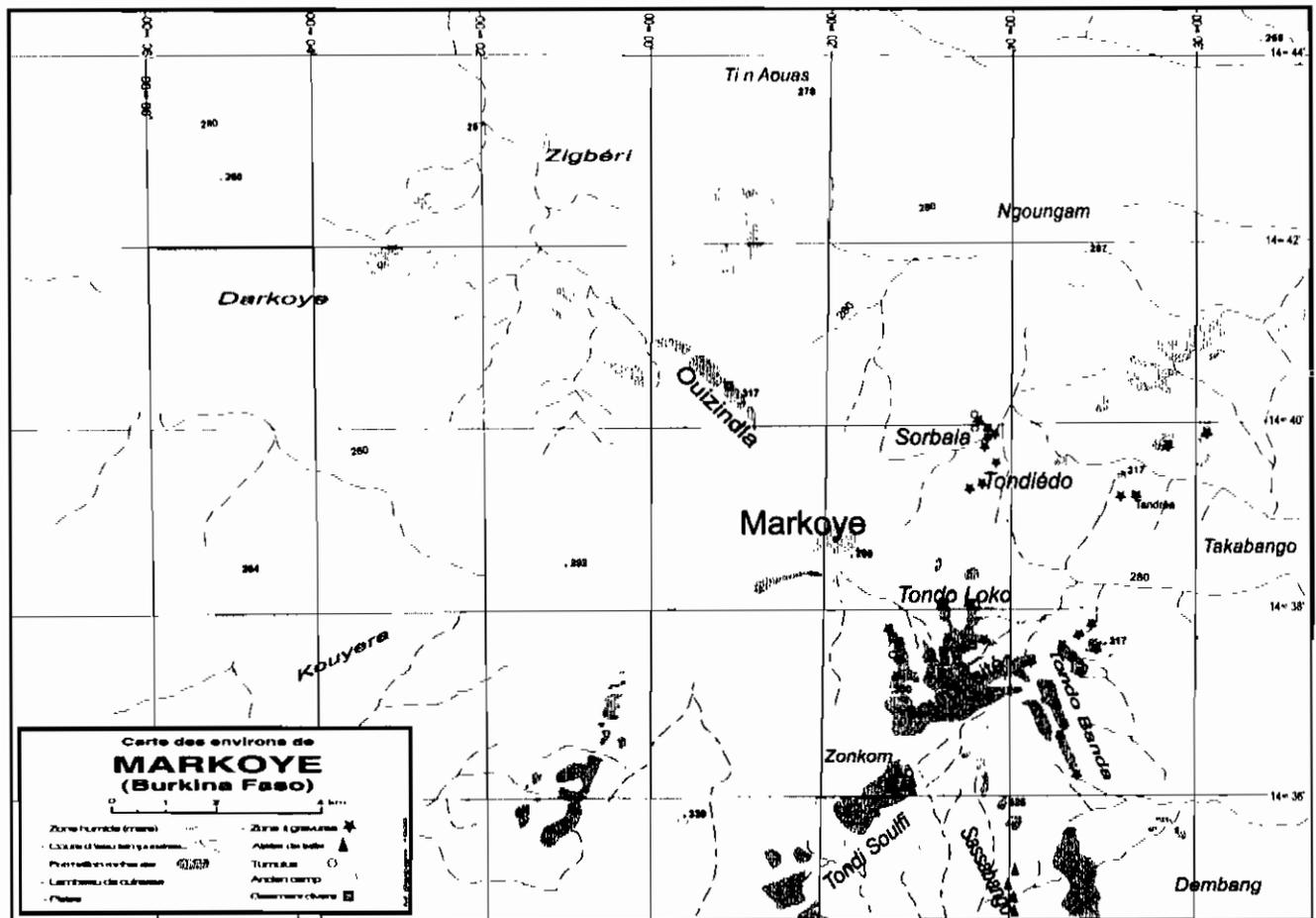


Fig. 2. Carte de Markoye et ses environs. Principaux sites étudiés.

probabilité ou d'incertitude pouvant grever telle ou telle information que dans son utilisation postérieure et dans les modalités d'insertion dans le discours général.

Problématique : le Sahel : un milieu contraignant

L'idée directrice justifiant ce premier chapitre est que les contraintes suscitées par le régime climatique sahélien, particulièrement contraignant dans un contexte de peuplement relativement dense, sont pour une part importante à l'origine des créations «d'art rupestre», à condition d'admettre que les anciens sahéliens manifestaient une sensibilité aux caprices du temps semblable à celle des occupants actuels.

Cadre de vie actuel. Le Sahel burkinabé à l'image des régions du vieux socle africain très stable, peu perturbé par la tectonique tertiaire et la néo-tectonique, offre des paysages très monotones. La platitude générale n'est que rarement interrompue par les restes de très anciens cuirassements formant ici et là des buttes témoins isolées. Des formations de roches éruptives appartenant soit à la série des

granites comme à Aribinda, soit de type gabbroïde comme à Markoye peuvent occasionnellement structurer elles aussi le paysage. Dans ce dernier cas, il s'agit d'épanchements volcaniques de faible altitude relative, fracturés selon divers plans de clivage par un thermoclastisme aux effets parfois spectaculaires. Ce sont ces blocs qui supportent les gravures.

Le sable, très présent au nord du 13^e parallèle, à près de deux cents kilomètres au sud de Markoye, achève d'estomper les reliefs. Il provient des anciennes formations dunaires dont les œuvres les plus vives sont constituées en dunes stabilisées orientées selon un axe est-nord-est – ouest-sud-ouest, mises en place vers la fin du Pléistocène lors de la constitution de l'erg du Liptako. Dans les bas-fonds aux terrains hygromorphes, les fortes précipitations estivales engendrent des mares d'extension et de durée variables selon les lieux. Ponctuelles et éphémères, elles peuvent par place et selon la saison s'étendre sur plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines d'hectares à la fin de la saison des pluies. Réserves d'eau pour les humains et leurs troupeaux, elles se rétractent lentement ensuite durant la longue saison sèche pour ne constituer parfois qu'un étroit trou

d'eau alimenté par la nappe phréatique ou pour disparaître jusqu'à la prochaine saison des pluies.

Le régime des précipitations lui-même conditionne de manière très contraignante le système de « cultures sous pluies ». Les premières ondées déclenchent fin juin ou début juillet l'ensemencement « au poquet » de larges surfaces sablonneuses. Le mil et autres graminées profitent ensuite des précipitations, si le ciel est favorable, pour croître et fructifier grâce à l'abondance et la régularité des averses. Les zones libres de culture se parent dans la même période d'une couverture de graminées sauvages mises à profit par les troupeaux d'ovicapris et de bovins. Milieu de vie sous des formes très proches et système de production des ressources vivrières actuels sont restés très semblables à ce qu'ils étaient il y a environ 10 ou 12 siècles, même si un petit optimum climatique a pu être identifié au même moment dans la sous-région (Joseph 1994).

L'homme et le climat. Une saison des pluies défectueuse a des conséquences douloureuses ; elles deviennent dramatiques et parfois fatales lorsque le phénomène se reproduit ou est aggravé par une autre des sept « plaies » tel le passage dévastateur d'un essaim de criquets pèlerins. Anxieuse est alors l'attente des prochaines pluies au cours du long épisode de sécheresse. Elle se charge d'angoisse lors de tout nouveau retard des pluies et s'exprime dans les actes de la vie quotidienne (préliminaires aux conversations habituelles ; les salutations et vœux formulés lors des rencontres au sein de groupes sociaux ; rituels religieux codifiés ; pratiques individuelles). Tous ces comportements intègrent à leur manière une invocation à des forces surnaturelles respectueusement sommées d'intervenir pour que soit rectifié le mauvais ordre du monde, et que l'on cherche à sensibiliser au malheur des hommes par des attitudes propitiatoires. Parce que le trouble météorologique remet en cause des principes vitaux pour l'individu et pour la société, l'attente est très forte. Anticipons ici sur notre propos en envisageant que dans l'antiquité sahélienne, cette angoisse ait pu être formalisée en partie dans la pierre. C'est ce que suggère indirectement D. Diakitè qui se penche sur l'histoire des anciens empires soudanais, lorsqu'il signale que l'ancêtre des *hommes du fer*, lors d'une sécheresse persistante, *frappait sur une roche de sa masse pour que l'eau du ciel tombe et remplisse la mare* (Diakitè 1989).

La mosaïque ethnique du pays d'Arabanda. Zone de transition climatique, zone de convergence dont l'attraction est renforcée par les deux orientations successives du fleuve Niger, sud-ouest – nord-est et nord-ouest – sud-est, et sa situation privilégiée à la fois sur les marges immédiates des immensités sahariennes et au sein de la « bande » sahélienne unissant d'un Nil à l'autre l'Est et l'Ouest du continent, la bande du Niger a accueilli des populations très diverses depuis les périodes reculées de la pré-histoire.

Le Niger longtemps confondu avec le Nil dont il prend parfois les caractères, introduit brutalement dans le Sahel, bande latitudinale relativement homogène, une sorte d'anomalie positive. Fortement attractives depuis les âges très anciens du Paléolithique (Vernet 1993), les berges du fleuve ont de tout temps accueilli une population nombreuse. Dès l'aube des temps historiques, c'est-à-dire pour la région, au cours de la deuxième moitié du 1^{er} millénaire de notre ère, la vie est intense, urbaine, organisée en sociétés complexes et prospères autour de la Kaw Kaw des auteurs arabes, l'antique Gao. Dans le sommet de sa boucle, le fleuve isole cependant sur sa rive droite un pays beaucoup plus ingrat que les Touareg dénomment le Gourma, pays des Gourmantché, ou du terme songhay d'Arabanda ou *hari banda*, c'est-à-dire le pays *au delà de l'eau* dont l'actuelle Aribinda a pu constituer un des points remarquables de son extension, en raison peut-être du cadre spectaculaire formé par ses collines granitiques (Dupré et Guilaud 1986 ; Bernus 1993).

Glacis saharien vers les zones humides du Sud, le Sahel sous ses aspects originaux de zone climatique et végétale relativement homogène, connaît une grande diversité de peuplements, à l'image de l'ensemble de cette zone de passage et de contact, d'affrontements et d'échanges. Ces phénomènes ont été à l'origine de la mosaïque ethnique actuelle, fruit de permanences peut-être millénaires et de recompositions incessantes au gré des caprices de l'histoire et des variations de l'intérêt que les hommes lui ont porté. « Peuples anciens », « les gens d'avant », « *labo alada* » des Songhays actuels, ceux de l'époque où la Terre était jeune et « où les pierres étaient moles » ... ont cédé la place, parce que le temps a passé et que les générations nouvelles avec leurs propres préoccupations ont occupé la place, peut-être aussi parce que de nouveaux arrivants constitués en groupes et dotés en conséquence d'une certaine conscience ethnique, se sont joints plus ou moins pacifiquement aux précédents pour constituer une zone de coexistence de groupes divers : Bella ou Iklan, Dogon, Gourmantché, Mandinka, Mossi, Peul, Songhay, Soninko, Tellem, Touareg, ..., sous des appellations régionales ou claniques variées.

Toute cette zone, « *terra incognita* » des cartes anciennes comme des atlas archéologiques actuels (Devisse et Vernet 1993), certainement beaucoup moins peuplée que les zones du fleuve voisin en raison de ses très fragiles dispositions naturelles, devait cependant disposer d'au moins deux ressources essentielles : un minerai de fer omniprésent, parfois sous de fortes concentrations dans les parties inférieures des « cuirassements » résiduels, et une source énergétique importante à partir des grandes réserves en bois disponibles dans les bas-fonds limono-argileux drainés par le Béli et ses contributeurs.

HISTOIRE DU PEUPEMENT. ETAT SUCCINCT DES CONNAISSANCES.

Après les longs millénaires de la Préhistoire ancienne, l'occupation de cette zone à l'écart d'une vallée du Niger peuplée intensément (Devisse et Vernet 1993 ; Vernet 1996 ; travaux de l'équipe d'Eric Huysecom, en cours), ne paraît se manifester que de manière épisodique. Hormis quelques indices plus anciens, l'essentiel des découvertes peut être attribué à des phases imprécises d'un «*Late Stone Age*» terminal auquel feraient suite des présences mésolithiques beaucoup plus affirmées ainsi qu'en témoignent les sites à pointes à dos et à microlithes géométriques et des stations à pointes ogivales. Ces vestiges assurent la transition entre les derniers groupes de chasseurs-cueilleurs et les premiers producteurs (Koté 1997). Ces données ont récemment été complétées par les résultats des recherches des archéologues allemands (Vogelsang, Albert, Kahlheber, 1999 ; Neumann 2000), ainsi que par ceux de nos travaux. Ces derniers principalement axés sur l'étude de l'art rupestre, ont apporté de substantiels renseignements sur les temps protohistoriques constituant la période des «*siècles obscurs*» selon l'expression de R. Mauny (Mauny 1971). Cette période paraît aujourd'hui mieux connue grâce aux apports récents de l'archéologie. Cette région a basculé doucement dans l'histoire vers la fin du 1^{er} millénaire et le début du millénaire suivant avec les premières chroniques arabo-berbères, récits très partiels et partiels, très «*arabo-centristes*», d'auteurs presque exclusivement préoccupés par la connaissance et la fixation des routes caravanières et des ressources (or et esclaves principalement) qu'elles drainaient au profit du Nord (Cuoq 1975, 1985). Le Moyen âge «*méditerranéen*» fera une incursion brève et violente au XI^e siècle avec les raids almoravides. L'empire mandingue du XII^e au XV^e siècle et son «*Rex Mali*» de l'Atlas catalan de Charles V, roi de France (Bibliothèque Nationale de Paris ; Devisse, Vernet, *op. cit.* p. 13), ainsi qu'ensuite l'empire songhay qui s'établit entre le XV^e siècle et le XVIII^e siècle, sont des structures étatiques beaucoup mieux connues des historiens tandis que les «*histoires*» locales sont explorées par les récits généalogiques et les traditions orales.

LES DONNÉES NOUVELLES DE L'ARCHÉOLOGIE ET LEUR INTERPRÉTATION.

A ce jour, nos travaux ont concerné une zone allant d'environ 10 km au sud à 50 km au nord de Markoye et sur une distance d'environ 20 km d'est en ouest. Les gravures, quant à elles, sont concentrées sur les affleurements rocheux et collines proches du village, au nord et à l'est de celui-ci (fig. 3). Les vestiges d'anciens habitats y sont évidents ainsi que, parfois, des traces d'activités métallurgiques. Au delà vers le nord, c'est-à-dire vers le Béli, les recherches systématiques engagées dès 1998, ont reconnu de nombreux lieux de débitage de la pierre

ainsi que de très vastes ateliers de réduction du minerai de fer.

Peuplements préhistoriques

Nous n'évoquerons ici que pour mémoire et de manière succincte l'existence de vestiges lithiques (bifaces, éléments attestant d'un débitage centripète ...) de l'Acheuléen moyen-supérieur, qui inscrivent notre zone dans les territoires exploités par l'homme préhistorique, *Homo erectus* très évolué voire déjà *Homo sapiens*. Les concentrations d'autres vestiges lithiques se rapportent à deux ensembles principaux.

Le premier est caractérisé par quelques sites sur lesquels le microlithisme affecte une part des objets retouchés et en particulier les armatures. La roche utilisée est surtout le quartz et quelques variantes de roches siliceuses. En Afrique de l'ouest cette phase microlithique ou «*Late Stone Age*» de la littérature anglo-saxonne comprend deux séquences : une sans poterie, «*Aceramic Late Stone Age*», l'autre «*Ceramic Late Stone Age*» comportant de la poterie. Ces deux composantes existent à Markoye et ses environs. Le second est constitué par de grands ateliers de débitage attribuables, au moins *a priori*, au Néolithique. Ces sites qui se manifestent sous l'aspect de grandes accumulations de produits de débitages (éclats principalement), d'ébauches et de pièces ratées, tels qu'ils se présentent à Sassabango, Daridjan ou Tondi Soulfi, ont surtout produit de grosses pièces bifaciales de type hache ou herminette (fig. 4). Il est possible d'affirmer, même en l'absence provisoire d'une étude approfondie et à la seule vue de l'étendue de ces ateliers et la quantité d'éclats et autres produits de débitage recelés, que la région de Markoye a été, à un moment qu'il conviendra de préciser, un grand centre de production d'un outillage lithique lourd mettant à profit une finesse particulière et rare du grain des roches gabbroïdes. La massivité de ces outils s'accorde mal avec l'extrême légèreté des sols de culture locaux, constitués de sable pratiquement pur, lessivés par les pluies saisonnières abondantes et à peine amendés par le parcours du bétail, dans un contexte de pédogénèse quasiment nulle. La robustesse des objets semble en fait davantage répondre aux besoins de travaux forestiers ou miniers pour lesquels ces types d'outils, en pierre ou en métal, sont indispensables, surtout lorsque l'activité se développe selon des proportions importantes. Si tel était bien le cas, il faudrait envisager une attribution chronologique beaucoup plus récente ; il serait alors possible, rien ne s'y oppose, de les mettre en relation avec l'activité des métallurgistes dont les exigences en bois et en minerai étaient assurément énormes. Ces derniers, hautement spécialisés dans leurs productions depuis l'obtention du métal jusqu'à l'élaboration de produits finis ou semi-finis ainsi que l'atteste le site de Tondo Loko (fig. 9), avaient certainement recours à d'autres travailleurs opérant, selon un niveau de spécialisation impossible

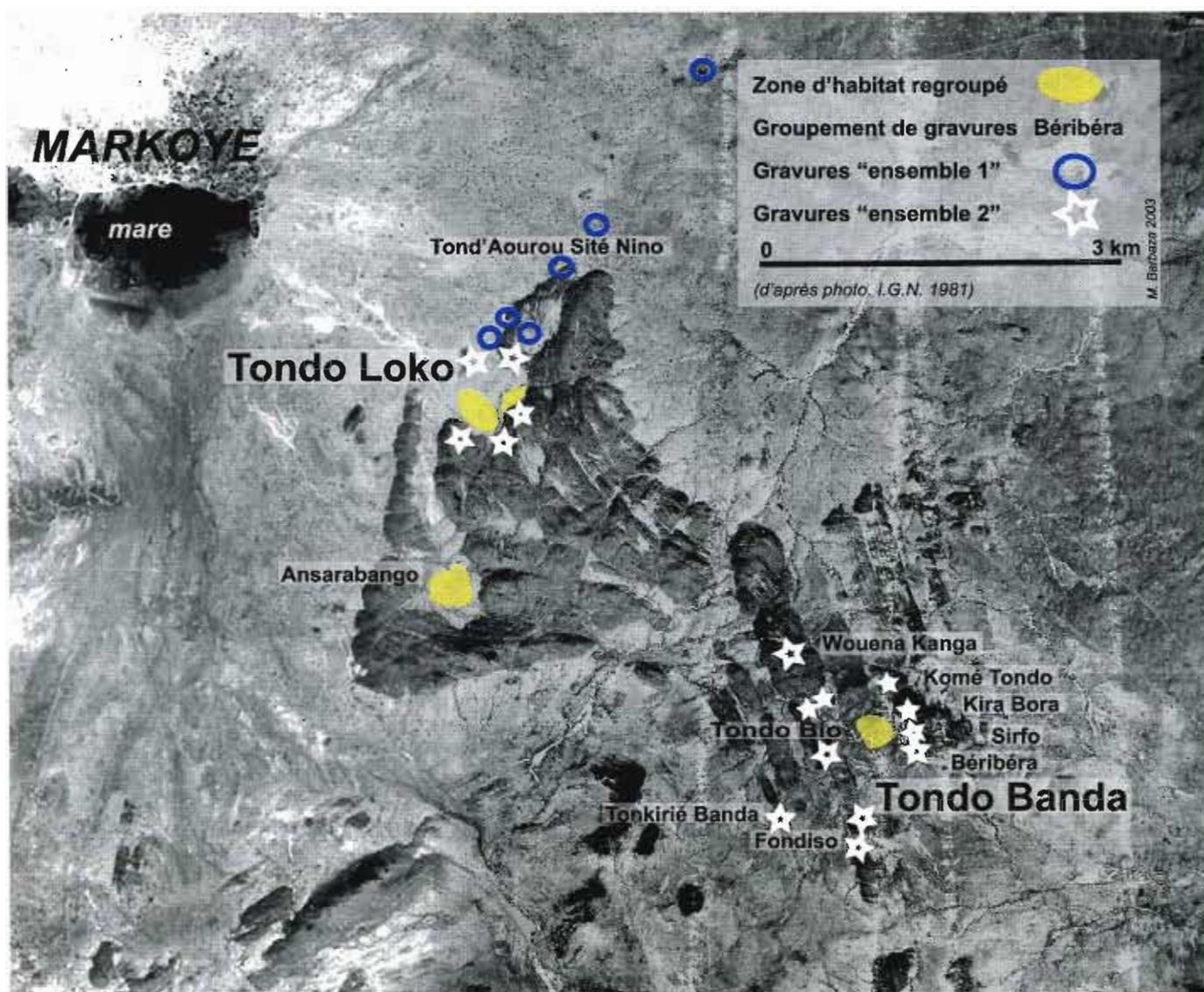


Fig. 3. Photographie aérienne. En haut à gauche, la mare et le village de Markoye. Au centre, les collines d'Aourou Site avec les habitats de Tondo Loko et de Tondo banda associés à leur cortège de gravures (cercles : « ensemble 1 » dont l'essentiel se développe plus au nord, en dehors de la vue. Etoiles : « ensemble 2 »). Ansarabango est certainement plus tardif.

à préciser ici, dans un ou plusieurs autres systèmes techniques secondaires au sein d'un même et unique réseau d'échanges de biens et de services. La construction est bien sûr très largement hypothétique et devra bénéficier de nombreux éléments de confirmation ou de vraisemblance avant d'être acceptée (travaux de J.-M. Fabre, en cours). Sous cette formulation, l'interprétation a pour but d'inscrire, au sein d'un ensemble cohérent d'activités, les divers faits archéologiques identifiés dans la zone. Les ateliers de fabrication d'objets lithiques massifs, pour peu que leur attribution à une phase tardive de l'âge du Fer puisse être confirmée un jour, s'inséreraient sans difficulté dans un tel schéma. La multiplication d'occurrences de ces objets en contexte « protohistorique », comme à Tond'Kirié Banda, renforcerait les bases de la démarche. Une chronologie

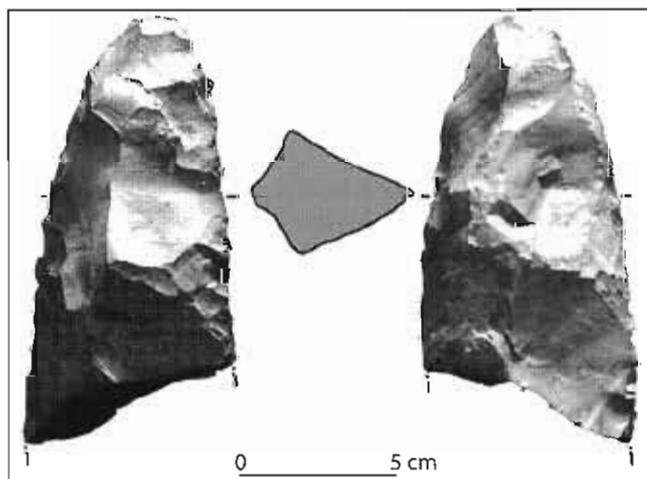


Fig. 4. Ebauche de pic. Sassabango.

plus reculée obligerait à envisager des activités d'essartage, à vrai dire difficiles à imaginer à partir des paysages végétaux actuels. La production lithique a pu également être exportée au loin, mais cela reste tout autant à prouver.

Les sites d'habitat témoignant d'une occupation néolithique restent malheureusement difficiles à isoler. Tous les gisements archéologiques dont les éléments caractéristiques du système technique (poterie, matériel de broyage, outillage poli) renvoient au Néolithique, sont fortement érodés. Les vestiges se retrouvent en surface parfois mêlés à des objets plus récents. Dans l'état actuel des travaux, aucun de ces sites ne livre un contexte stratigraphique permettant d'identifier des niveaux en place et de caractériser ces occupations. Cette recherche est également en cours (travaux de Lassina Koté).

Les établissements de métallurgistes protohistoriques

Identifiés et partiellement reconnus dès 1998, les vestiges résultant de l'activité des métallurgistes sont devenus à partir de 2003, en raison de leur importance manifeste et en fonction d'une progression volontaire de la programmation, l'objet principal des travaux. Leur liaison avec les ensembles de gravures rupestres devenait alors de plus en plus claire. Afin d'explorer les ressources archéologiques dans ce domaine, une première base de travail a été établie au campement de Gandéfabou. A partir de là, il a été possible de mener à bien des reconnaissances vers le nord, à proximité des sources du Béli, le long de celui-ci, sur les flancs de la cuvette qui recueille ses eaux, au-delà jusqu'aux confins de la frontière du Burkina Faso et du Mali, ainsi que vers la zone assez désolée entourant le «Forage Christine». Les études ont montré que le secteur peul de Gandéfabou renfermait de très nombreux sites sur lesquels la réduction du minerai de fer a été conduite de manière intensive. 14 établissements différents ont été ainsi recensés entre Gandéfabou, Djelgobi et Féreiro. Des premiers travaux de fouilles ont été ponctuellement menés à bien. Ces observations qui prennent peu à peu toute leur cohérence, laissent entrevoir les énormes potentialités documentaires de la dépression du Béli en la matière, très vraisemblablement parce qu'elle a constitué, à un moment donné, une zone attractive pour ses réserves en combustible. Cette situation se vérifie plus à l'est.

A Markoye, les travaux sur les vestiges liés aux activités des forgerons se sont développés dans deux directions. La première a concerné les vestiges associés aux divers habitats proches des collines. Des fouilles ont ainsi été réalisées sur les sites de Tondo Banda, Tondo Loko, et notamment Anasara Bango où 2 bases de four ont été méthodiquement explorés par J.-M. Fabre. Dans le secteur du Béli au nord de Markoye, ce sont plus de 10 grands sites différents qui ont été identifiés, présentant à l'heure

actuelle une masse documentaire de plus d'un millier de fours, pour donner dans ces phases préliminaires de l'étude une évaluation *a minima*. Cette estimation est certainement éloignée de la réalité archéologique dans la mesure où il est manifeste que les vestiges n'apparaissent spontanément, et dans tous les cas, qu'au sein de zones où la couverture sableuse a été démantelée par le ruissellement. L'action violente des eaux de pluie qui s'emparent des terrains sablonneux « fossilisant » les sols de circulation et les structures de travail et d'habitat, explique dans un même temps par une sorte d'inversion la disposition *a priori* curieuse des ferriers en pseudo-tumulus. L'érosion particulièrement active sur le sable a laissé subsister les zones consolidées par les bases de fourneaux et les blocs de scories qui apparaissent désormais en relief. Ce principe de conservation et de mise en évidence laisse présager à la fois de très nombreuses découvertes dans les secteurs encore très vastes où ce phénomène érosif n'a pas fait sentir tous ses effets, mais aussi la disparition, sinon des scories qui sont très dures et qui ont donc toutes les chances de persister en l'état pendant de nombreux millénaires, mais du moins, à moyen terme, des fourneaux eux-mêmes au fur et à mesure de leur mise au jour naturelle. Des sondages ponctuels ont été effectués dans les concentrations remarquables de ces vestiges (Kuna Béli ; N'Tongom ; piste de T'in Akof où des ferriers et des fours s'étendent en continu sur plus d'un hectare...). Les travaux consacrés aux ateliers de métallurgistes ont consisté en relevés méthodiques des très grands ensembles proches du Béli (Ntongam, Kuna Béli ...). Les documents graphiques en cours d'élaboration permettront d'appréhender dans l'importance de leur concentration et, plus tard, de leur production, ces établissements caractérisés par des milliers de bases de four de réduction et d'installations spécialisées annexes (fig. 5).

Les résultats de l'évaluation chronologique à partir du radiocarbone résiduel jouent, ainsi que cela sera abordé dans un prochain paragraphe, un rôle fondamental dans l'élaboration d'un modèle général plaçant l'essentiel du terroir archéologique de Markoye à la charnière des deux millénaires de notre ère. La relative homogénéité de la chronologie mais aussi l'absence de véritable habitat lié aux ateliers, témoignant sur ces lieux industriels d'une occupation domestique stable, diversifiée et durable, conforteraient l'idée que les établissements reflètent précisément dans leur diversité au sein d'un terroir cohérent une réelle complémentarité fonctionnelle. Pour les sites d'habitat, tous proches de Markoye, correspondant à cette stricte définition et apportant, comme Tondo Banda, Tondo Loko, Anasrabango..., la preuve d'une présence humaine intense, les travaux de fouille ont permis de proposer une première définition chrono-culturelle (travaux de Lassina Koté, en cours). La chronologie sera ici également riche d'enseignement.



Fig. 5. Kuna-Béli. Bases de fourneaux et épandage de scories.

Habitats et tumulus

L'étude des habitats, encore très partielle, a été abordée sous l'aspect de deux approches complémentaires. La première qui a fait suite à la phase des prospections et des reconnaissances (campagnes de 1997 à 1999), a consisté en une reconnaissance exhaustive des aménagements individualisables au sol et des vestiges matériels associés. Tondo Loko, Tondo Banda et Ansarabango ont ainsi fait l'objet de repérages et de relevés topographiques approfondis permettant, notamment à Tondo Loko, d'individualiser plusieurs zones spécialisées : zone à structures d'habitats, zone à grenier, zone à tumulus, zone (ici très réduite) de réduction du minerai, zone de transformation du fer et d'élaboration d'objets métalliques...

Le deuxième temps de la recherche a pris la forme de fouilles de faible ampleur destinées d'abord à évaluer la puissance des niveaux archéologiques, ensuite à préciser la nature des ensembles explorés. Le troisième temps de l'exploration qui devrait prendre la forme d'une fouille «en aire ouverte», a été simplement envisagé. Nul doute que seule une exploration extensive des habitats, sur des portions représentatives de leurs surfaces respectives, permettrait de valider des organisations dont l'appa-

rence à partir des seuls vestiges de surface peut se révéler trompeuse. Les premières fouilles ont montré la complexité relative des vestiges inclus dans les horizons archéologiques épais de un à deux mètres. La preuve d'une certaine épaisseur chronologique de l'occupation du site semble être fournie par la puissance des dépôts et par la diversité des aménagements. A Tondo Loko, plusieurs silos ont recoupé ainsi des sépultures. A Tondo Banda, les niveaux archéologiques s'organisent en stratigraphie selon des phases successives de sables plus ou moins fortement « anthropisés ».

Zigbéri : un grand camp à fortifications végétales

Une place à part doit être faite à l'évocation du camp de Zigbéri en raison d'une part de sa nature qui en fait un élément important pour la perception du terroir antique et, d'autre part, de son statut archéologique particulier : identifié dans son extension et ses aménagements à partir d'une photographie aérienne, ce vaste ensemble a été caractérisé comme établissement protohistorique à partir de fouilles méthodiques. Malgré de multiples prospections au sol sous des états variés de végétation, il n'a pas été possible de reconnaître avec certitude l'emplacement exact des «structures» qui le définis-

sent. L'existence de ce grand établissement a été perçue en 1998, à la suite de l'examen approfondi des photographies aériennes de la zone (fig. 10). Les reconnaissances pédestres successives devaient toutes se révéler vaines. L'exploration archéologique a été plus fructueuse puisque devaient être précisées au cours de deux campagnes successives (1999 et 2000) l'importance des dépôts, leur chronologie et leur attribution culturelle relative. Les données recueillies sur le site paraissent converger pour suggérer l'existence d'une zone semi-circulaire de plus de 300 m de rayon, définie par des structures dont l'origine exacte reste inconnue mais qui traduisent vraisemblablement des modifications pédologiques ou phytologiques, disposées en arcs segmentés concentriques. L'accès principal se situerait au nord-est, en direction des vastes terrains sablonneux favorables au développement de la steppe à graminées tandis que l'aire interne voisine de 15 ha est adossée à un talweg se développant à partir de l'exutoire de la mare de Darkoye proche. Un point d'eau permanent mis à profit par des Touareg «Kel Oudalan» pour abreuver leur cheptel, existe au fond de cette dépression.

Les fouilles pratiquées en 2000 et 2001 sur le site ont montré la forte ressemblance des documents mis au jour dans la partie principale du remplissage avec les vestiges récoltés dans les environs immédiats de Markoye. Ils traduisent des occupations au cours de la phase finale de l'âge du Fer sahélien, ainsi que le révèle les vestiges d'anciennes occupations (céramique, fragments d'objets en fer, objets de parure ...) et les datations. Les ressemblances avec la documentation de Tondo Loko sont évidentes. Dans l'épaisseur des dépôts de Zigbéri³, les vestiges sont cependant très diffus et ne se présentent jamais sous l'aspect de sols de circulation ou d'horizons d'accumulations denses et structurées. La dispersion et la relative rareté des témoins archéologiques évoquent assez bien les traces parcimonieuses engendrées par les campements des éleveurs peuls actuels. La proximité chronologique – pour ne pas évoquer sans autre forme d'argument la contemporanéité – des deux sites ainsi que leurs différences profondes dans la nature des habitats (structures complexes et durables à Tondo Loko ; campements diffus à Zigbéri) suggèrent qu'ils aient pu jouer un rôle très différent dans l'organisation et la gestion de l'espace. S'il était avéré, ce qui semble plus que probable, que les deux sites étaient effectivement contemporains, nous serions en présence de deux habitats complé-

mentaires dans leurs fonctions. L'ensemble des données s'accorderait alors pour imaginer un «établissement» très étendu, dont la finalité défensive n'aurait pas été de protéger les hommes mais, bien plus, les troupeaux, parqués et contenus pendant la nuit dans un vaste camp protégé par un système complexe de fortifications ; ces dernières de nature indéterminée ont pu s'apparenter aux rideaux concentriques de végétaux épineux selon les principes africains bien connus (Seignobos 1985).

Un terroir homogène et diversifié

Habitat permanent à Tondo Loko et camp lié à l'activité pastorale à Zigbéri complèteraient donc leur spécialisation pour constituer un «terroir» homogène et complexe, mettant en œuvre plusieurs systèmes d'obtention de biens et de richesses (fer, objets transformés ou semi-finis, produits alimentaires issus des terres mises en culture dans les zones proches de l'habitat principal ou des terrains de parcours plus lointains centrés sur une structure susceptible à la fois de concentrer et de protéger un important cheptel ...). Les formations rocheuses auprès desquelles se serraient les habitats principaux (fig. 3 et 11), ont enregistré quant à elles, sous l'aspect principal de gravures, quelques uns des traits spirituels des hommes.

Les travaux de fouille ont également concerné plusieurs tumulus, implantés dans des lieux et contextes différents. Tous se sont révélés être des constructions sans rapport évident avec des activités funéraires, dans la mesure où leur exploration méthodique n'a fait apparaître aucun indice lié à une fonction sépulcrale. De formes et de dimensions variées, ils se présentent généralement comme des accumulations de «terres» archéologiques incluant notamment de nombreux restes de récipients céramiques et de fragments rocheux emballés, sans aucune sorte de structuration interne, dans du sable fortement chargé en cendres. Tout se passe en fait comme si on avait accumulé par raclage les matériaux épars constituant les sols archéologiques afin de constituer le volume du tumulus. L'aspect en terre pourvu d'une couverture pierreuse présenté par ces vestiges résulte indubitablement d'une accumulation volontaire⁴, mais pourrait également être compris, comme pour les ferriers, comme le résultat pour partie, d'un phénomène d'«accrétion» par concentration des éléments pondéreux sous l'effet des ruissellements lors des violentes averses de l'hivernage. Même s'il est probable que quelques accumulations puissent correspondre à des tas d'épier-

3. Plusieurs grands sondages méthodiques ont montré que l'épaisseur des dépôts archéologiques pouvait atteindre par place près de 4 m. de puissance, avant de rejoindre le substratum constitué ici par la dune fossile pléistocène.

4. Les blocs rocheux ont été rassemblés de main d'homme. La présence d'un petit bloc gravé d'un signe circulaire sur le sommet du grand tumulus de Tondo Banda montre que l'édifice est soit contemporain des gravures environnantes, soit postérieur à ces témoignages.

rement, il est hors de doute que les plus nombreux aient été édifiés intentionnellement, soit parce que, comme à Tondo Banda (Grand tumulus et tumulus n°1) (figs. 6, 7) leur corps est constitué essentiellement de sédiments meubles, soit parce qu'ils incluent des structures internes relativement complexes. Le mobilier recueilli dans ces «monuments» est semblable à celui mis au jour sur les zones d'habitat.

Un autre type de tumulus a été reconnu dans la zone des gravures de Sorbaia, à proximité immédiate de cette petite mare temporaire, à quelques kilomètres au nord-est du village. Le monument qui a été édifié sur un affleurement rocheux, est constitué d'un parement périphérique de gros blocs et d'un remplissage interne de pierres disparates et de plus faible module. De nombreuses gravures de type Sorbaia (cf. infra) sont en position de proximité immédiate avec la construction mais il n'a pas été possible d'établir strictement, au-delà d'une relation spatiale étroite, de plus significatives concordances (fig. 8).

LES MESURES DU RADIOCARBONE RÉSIDUEL : UN CADRE CHRONOLOGIQUE POUR UN LARGE CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE.

Dans la limite de la méthode appliquée à l'évaluation chronologique d'événements relativement

récents, plusieurs datations obtenues par la mesure du radiocarbone résiduel donnent de précieuses indications pour la construction d'un modèle interprétatif de synthèse. Il est évident en effet que l'importance des marges d'incertitude qui affecte ces «dates» ouvre leur champ d'utilisation. Malgré ces réserves méthodologiques qui veulent souligner le caractère provisoire du modèle interprétatif proposé dans ces lignes, la cohérence d'ensemble des valeurs chronologiques paraît s'accorder avec l'évaluation des modalités d'occupation de la zone au cours des diverses phases de l'âge du Fer (Albert *et alii* 2001 ; Neumann 2001) ; elles font de la phase finale, soit quelques siècles avant et après la charnière des 1^{er} et 2^{ème} millénaires de notre ère, un moment d'occupation intense de la zone. Elles accèdent également l'idée d'une certaine simultanéité des occupations et activités reconnues dans les environs de Markoye (fig. 12).

ART RUPESTRE ET APPROCHE LINGUISTIQUE

Près de 10 000 gravures inédites

De multiples reconnaissances accomplies tout au long des missions archéologiques ont permis d'acquiescer la certitude que les figures désormais prises en compte constituent un échantillon représentatif, tant sur le plan quantitatif que qualitatif, de ce qui est effectivement figuré dans les collines



Fig. 6. Grand tumulus de Tondo Banda précédé d'un empierrement rectangulaire (fouilles L. Koté).



Fig. 7. Tumulus n°1, en cours de fouille (fouilles L. Koté et N. Valdeyron).



Fig. 8. Tumulus de Sorbaia. Le remplissage à l'intérieur du parement n'a pas livré de vestiges significatifs, à l'exception de quelques petits tessons dispersés (fouilles L. Koté et Mission Archéologique Française).

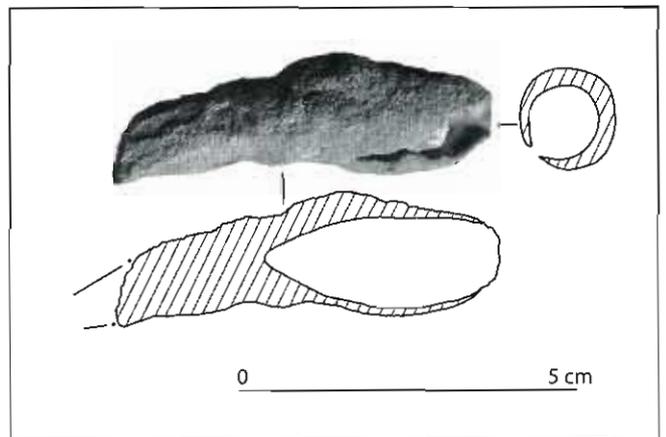


Fig. 9. Tondo Loko. Petit pic cassé, en fer, ayant pu servir à la réalisation des gravures par piquetage (récolte J.-M. Fabre).

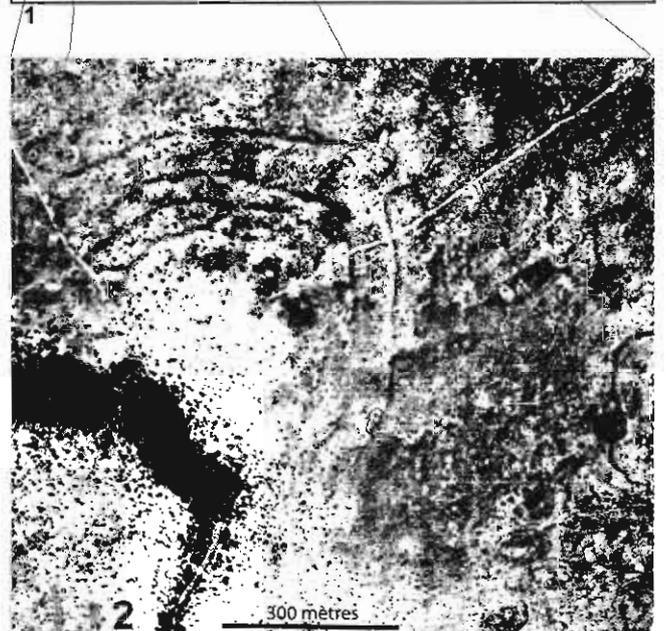
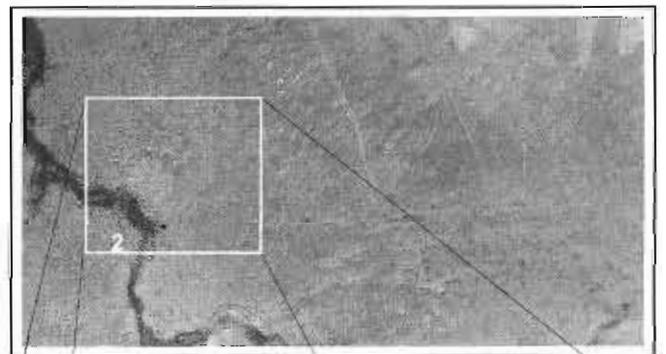


Fig. 10. Photographie aérienne du camp de Zigbéri (d'après photo. aérienne. Mission I.G.N. 1981) après traitement infographique.

d'Aourou Sité et sur les discrets affleurements rocheux dispersés dans les environs de Markoye. Toutes les représentations n'ont pas forcément été systématiquement photographiées ni enregistrées, surtout lorsqu'il s'agissait de cercles s'inscrivant dans une des rubriques typologiques établies à leur intention ou de quelques figures ubiquistes et isolées. Ce travail reste à faire qui permettrait d'appréhender les divers motifs gravés selon une approche statistique et spatiale, afin d'établir de manière rigoureuse un état exhaustif des graphismes et de localiser chacun d'eux selon une typologie affinée par rapport aux divers habitats.

La prise en compte de l'ensemble des motifs iconographiques a permis de percevoir une nette division en deux registres, caractérisés dans des publications antérieures au travers des sites de Sorbaia (*ensemble 1*) et de Tondiédo (*ensemble 2*) (Barbaza et Jarry 2001 ; 2003). Ce dernier site, retenu à titre d'exemple et de modèle, annonçait en réalité un ensemble vaste et complexe. Sorbaia (« Sorbaia tumulus », « Sorbaia tortues », « Sorbaia spirales », etc.) par contre, est un site isolé qui ne trouve que de très rares points de convergence dans le contexte de l'art rupestre de l'ouest africain. Les thèmes iconographiques différent nettement de ceux de Tondiédo. Aux « mailloches », « haltères », motifs curvilignes ou en crochet, spirales, motifs « floraux », tortues plus ou moins réalistes, s'opposent la multitude de « signes » circulaires, les quadrupèdes dont des chevaux, des cavaliers dressés sur leur monture exhibant des armes, quelques armes isolées (fig. 23), quelques éléments de la faune sauvage dont une girafe, des antilopes ou des gazelles, parfois nettement associés, comme peuvent l'être également les cavaliers, à des cercles pourvus de décors internes divers...

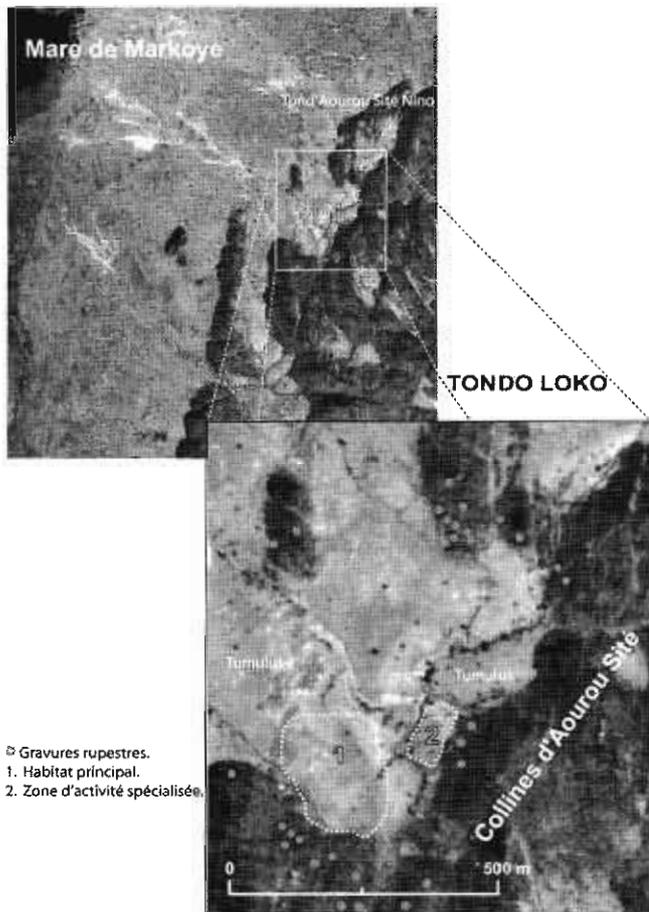
Dans l'espace autour de Markoye, les deux types d'ensembles s'ordonnent en deux nappes distinctes (fig. 3). La première s'étend depuis la petite mare temporaire de Sorbaia jusqu'à Tond'Aourou Sité Nino (fig. 45), où les gravures se répartissent en concentrations secondaires entre l'extrémité occidentale des collines rocheuses et Tondo Loko. La seconde est attestée depuis l'ouest, par les gravures de Bossé Bango (La mare des tamariniers) où elles se juxtaposent à des gravures du premier type, par le pointement voisin de Tondiédo où ces dernières sont désormais très minoritaires. Sur les hauteurs qui dominent Tondo Loko, les « mailloches », « haltères » ... ont disparu et cèdent la place à des motifs du deuxième type : motifs circulaires le plus souvent, mais aussi des cavaliers, répartis de manière assez lâche jusqu'à Ansarabango où elles disparaissent progressivement. Au-delà, vers le sud-est, les rochers n'ont accueilli aucun graphisme. Il faut aller

« derrière les collines rocheuses », *tondo banda* selon l'appellation songhay, à Tondo Banda donc pour retrouver de nouvelles représentations où elles se présentent à nouveau, sur le modèle de Tondiédo, en groupements remarquables : Béribéra, Tondo Bio, Tond'Kirié Banda, Tond'Hayanta, Komé Tondo ..., ou de manière plus dispersée. Le centre des collines rocheuses est exempt de toute représentation. C'est ce qu'il semble possible d'affirmer même s'il est évident que tous les rochers n'ont pas été examinés un à un. Les sommets des collines centrales eux-mêmes sont exempts de marques, alors qu'en périphérie ils font l'objet d'un fort tropisme ainsi que le montrent et l'expliquent en même temps les gravures si suggestives de Wouena Kanga (fig. 32). Cette carence renforce de manière déterminante l'idée de l'association étroite des gravures et des habitats. Ce lien spatial, lorsqu'il s'établit, supporte l'idée de la concordance chronologique vraisemblable des deux phénomènes archéologiques. L'étude iconographique, ici limitée aux aspects formels les plus évidents, établit ainsi deux ensembles spatiaux distincts présentant fort peu de juxtapositions.

Gravures de l'« Ensemble 1 »

Les thèmes de Sorbaia renvoient, sans jamais trouver de vraies similitudes, à d'autres sites à gravures rupestres de l'ouest africain évoqués ici au travers de quelques exemples. Les « motifs floraux » de Ouen Péa-Dokéti près de Toussiana (Millogo 2000) sont certainement les plus proches (fig. 18) et peuvent effectivement renvoyer aux motifs végétaux de la « Roche aux tortues » de Sorbaia (fig. 15). Les autres graphismes sont pourtant différents (fig. 6) et ne convergent que dans l'intense utilisation de l'abstraction dont se détachent pourtant les tortues⁵. Les « mailloches » ou « louches » si présentes à Markoye (fig. 45) ont des similitudes formelles avec certains motifs dogon censés représenter les « clavicules d'Amma » d'où est sortie toute vie sous la forme primordiale de graines (Griaule et Dieterlen 1965 ; Dieterlen 1999) ; mais pour autant que le signe soit le même, rien ne nous dit que le contenu lui-même ait conservé une signification identique. A condition d'avoir le détail des avatars sémantiques, la représentation archéologique pourrait expliquer le symbole actuel. Le contraire est beaucoup moins vrai. En conséquence, s'il est possible d'estimer que les deux sous-ensembles trouvent une origine commune dans un même fonds culturel qualifié par commodité d'« ouest-africain », rien ne nous assure du maintien intégral ou partiel de la valeur de symboles restés intacts dans leur forme mais certainement transformés au fil du temps jusqu'à l'inversion du sens par les générations successives. A Markoye, les graphismes sont figés dans la pierre depuis une bonne dizaine de siècles et le discours

5. Chez les Dogon, les tortues sont les substituts des patriarches « absents » (Griaule 1966).



▣ Gravures rupestres.
1. Habitat principal.
2. Zone d'activité spécialisée.

Fig. 11. Tondo Loko. Photographie aérienne. Zones d'implantation de l'habitat et localisation des gravures.

qui les a conditionnés est désormais inaccessible. Sous l'auvent de Songo dans le plateau de Bandiagara, le dispositif pariétal est encore actif lors des cérémonies initiatiques de circoncision. La signification des figures a évolué et des formes étrangères ont été admises au cours de ces mêmes siècles, à commencer par le fameux masque Tanaka dont l'anthropomorphisme paraît être emprunté à des représentations plus septentrionales ; les symboles de l'Islam, tels que lune et étoile modelées sur certaines constructions récentes sont quant à eux un exemple d'emprunt encore plus évident (fig. 19).

Les motifs circulaires, figuratifs ou non, sont attestés sous les formes rares de spirales ou de tortues (fig. 13, 14, 15). La représentation de la carapace de ces dernières, plutôt oblongue sur la « roche aux tortues » elle-même, devient circulaire à proximité immédiate où ces figurations semblent résulter d'un processus de géométrisation et de simplification traduisant peut-être un degré supérieur d'abstraction et de symbolisation. Les deux tortues gravées sur une roche affleurante voisine sont tout à fait dans la représentation intermédiaire avec un corps circulaire cloisonné par des écailles disposées selon une organisation stricte peu tributaire des

dispositions de la nature. Les spirales, tout aussi rares, n'apparaissent qu'en composition. Les représentations d'empreintes de pieds ainsi qu'il est possible d'en voir à proximité du tumulus de Sorbaia sont elles aussi exceptionnelles.

Gravures de l'« Ensemble 2 »

Caractérisé initialement à partir du site de Tondiédo (Barbaza, Jarry 2004), il regroupe la totalité des gravures des collines d'Aourou Sité, à l'exception d'un unique secteur d'extension limitée situé entre Tond'Aourou Sité Nino et Tondo Loko dont il a été fait mention antérieurement. Au-delà, notamment vers le nord-est, les gravures dispersées sur les rochers de Ngoungam appartiennent à ce même groupe. Parmi les thèmes récurrents apparaissent des motifs circulaires pourvus de décors internes très divers, des chevaux ou autres quadrupèdes à l'exception des bovidés, des cavaliers dressés sur leur monture, isolés, associés par paire ou en groupe. De manière plus occasionnelle, se manifestent également des scènes de chasse comme à Fondiso (Barbaza, Jarry 2002), de rencontre avec des animaux sauvages (lion, outardes en suite, antilopes et gazelles, girafes, lézards, chacals ... (fig. 27 et 28)), d'anthropomorphes, soit réduits de diverses manières au schéma corporel élémentaire, soit inscrits dans une dimension surnaturelle par adjonction d'attributs spécifiques : « hommes ailés » de Kira Bora (fig. 25), « être » de Sirfo (fig. 26), anthropomorphe androgyne de Wouena Kanga ou de Tondiédo, de « sandales » (fig. 24), d'armes isolées (épée et poignard de Komé Tondo ; fig. 23), de motifs géométriques et abstraits divers (fig. 21, 22).

Sur l'ancienneté d'une présence berbère au Sahel

L'intérêt documentaire des gravures rupestres de l'« ensemble 2 » est évident dès l'énumération des motifs qui le composent, en raison à la fois des analogies évidentes avec des ensembles déjà décrits plus ou moins anciennement au Sahara et au Maghreb et de la position de Markoye au sud du fleuve Niger. Ces ressemblances posent le problème de la nature des relations que ces régions ont pu, dans le passé, entretenir entre elles avec pour corollaire une interrogation sur les modalités du peuplement du Sahel par les « cavaliers libyco-berbères » auxquels renvoie indubitablement une large proportion du fonds iconographique de Markoye.

A l'encontre d'une hypothèse selon laquelle les cavaliers de Markoye seraient l'œuvre de groupes berbères se dresserait le fait que la présence des populations « tamasheq » dans la boucle du Niger, c'est-à-dire dans le Gourma des Touareg (ou l'Ari Banda des Songhay), serait récente et ne relèverait pas selon des données historiques d'une date antérieure au XIX^e siècle. Cela est vrai pour les populations actuelles, mais ne présume en rien de la nature du peuplement un millier d'années et plus auparavant, dans un contexte de marges fluctuant au gré de pulsations de natures diverses : climatiques, éco-

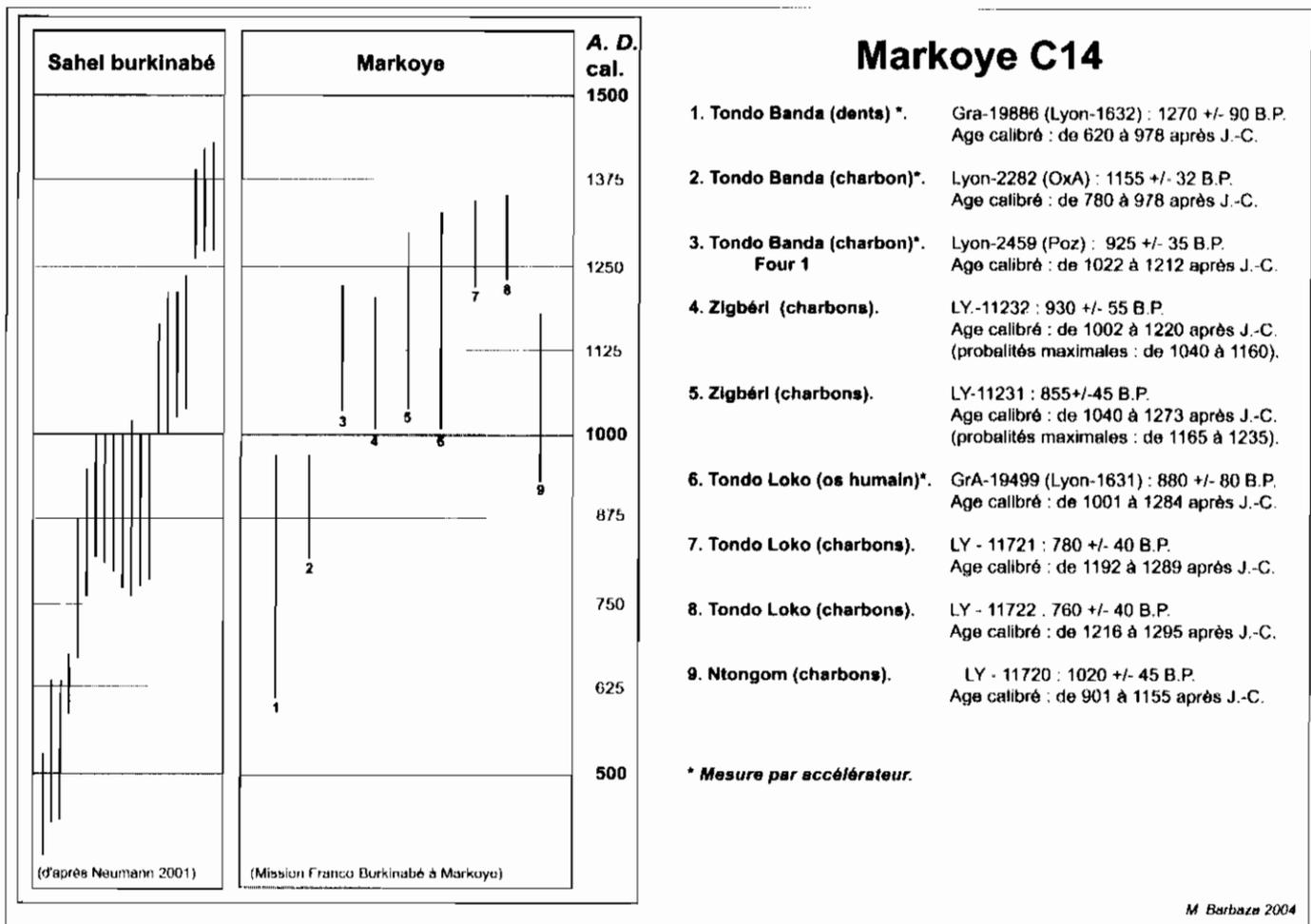


Fig. 12. Synthèse des dates selon la chronologie du ¹⁴C.

nomiques, politiques, sociales, ... En fait dans un tel cadre d'idées, ce qui paraît devoir être remis en cause est beaucoup plus la conception fixiste du peuplement ancien de la zone, que la possibilité de voir dans le Sahel burkinabé la limite de la zone d'influence des « cavaliers libyco-berbères » ancêtres des touareg actuels. Il s'agit ici de donner à l'aire culturelle de « l'école du guerrier libyen », plus diversifiée qu'on ne l'a décrite (Muzzolini 1993), une extension intégrant les territoires de la « Boucle du Niger ».

Fort de l'apport de la dizaine de milliers de gravures de Markoye, l'ensemble formé par Kourki (Niger) et Markoye (Burkina Faso), prolongé par une partie au moins des gravures d'Aribinda et de Pobé Mengao (fig. 41), affirme sans équivoque désormais son rattachement à cette aire. Il prolonge manifestement la nappe de gravures semblables bien identifiées au Sahara méridional. A ce titre, le site de Taouardéi au Mali, dans l'Adrar des Ifoghas, sera mentionné en premier car il entre spontanément dans l'histoire des études consacrées à cet ensemble culturel (Calegari 1993 ; Muzzolini 1995).

Comme lui, Markoye présente notamment des chevaux caractéristiques « posés » sur des lignes de sol (fig. 34). Plus vers le nord, les stations de l'oued Tamokrine ou du kori Mammanet dans l'Aïr, constituent des relais en direction des nombreuses stations des massifs centraux sahariens où ces gravures apparaissent sporadiquement (Ouan Tahar dans la Téfédést, Oued Tafarakrak, Oued Anaserfa dans l'Immidir...), et tant d'autres, innombrables, en Algérie, Maroc, Maurétanie, Mali, Niger (Lhote 1979 ; 1983 ; ...).

Vers d'autres contextes septentrionaux

De manière assez surprenante, les thèmes de type Tondiédo évoquent, avec une précision qui défie le hasard et la convergence de forme, les décors rupestres reconnus déjà depuis longtemps (Malhomme 1950) dans le Haut Atlas marocain où ils adoptent des caractères formels et chronologiques qu'il serait trop long d'exposer ici. D'après Alain Rodrigue auquel nous renvoyons (Rodrigue 1988 et 1999), l'âge du Bronze atlasique, ou civilisation du Haut-Atlas prendrait fin vers le milieu du



Fig. 13. Relevé en cours du bloc gravé de «Sorbaia spirales» par calque direct. Ce procédé n'a été utilisé que dans les cas rares où les gravures étaient difficiles à photographier. Le relevé ne couvre ici qu'une partie de la composition.

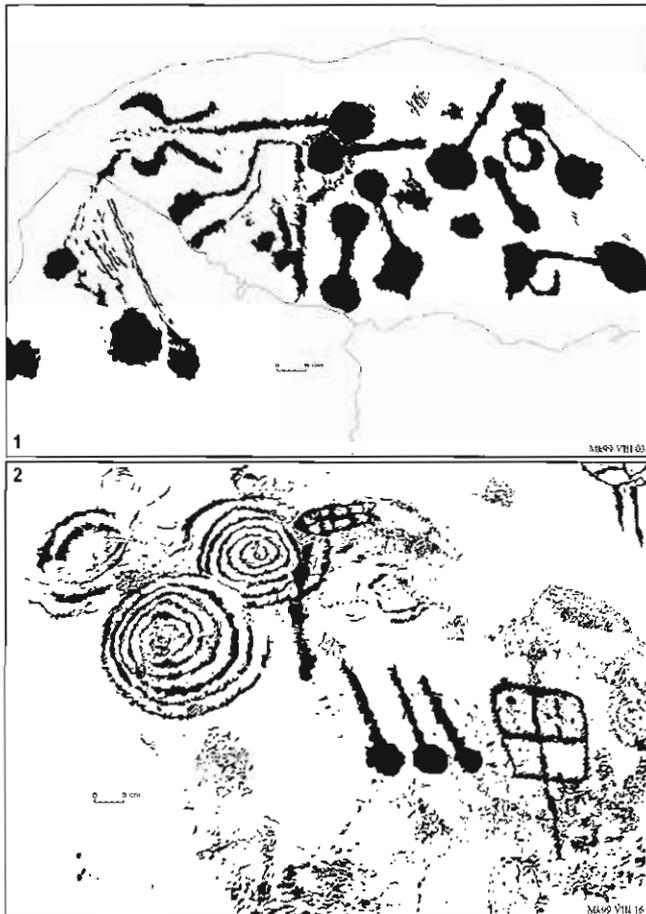


Fig. 14. Sorbaia. Relevés de motifs abstraits (1) et détail des percussions de «Sorbaia spirales» (2).



Fig. 15. Relevé du bloc gravé de «Sorbaia tortues».

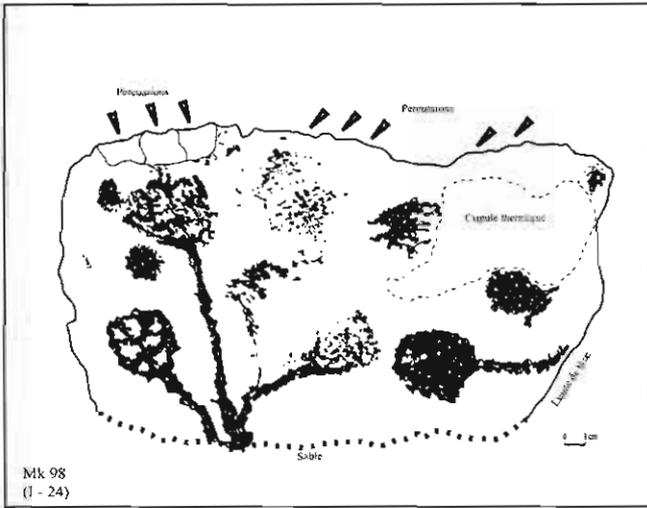


Fig. 16. Relevé de gravures abstraites de Sorbaia.

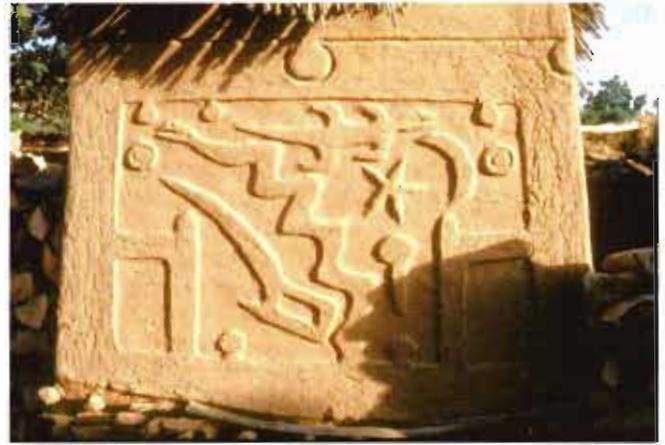


Fig. 19. Décor pariétal en argile modelé sur un grenier dogon actuel de Songo. On remarque un motif «en louche» ou «clavicule d'Amma» ainsi qu'une lune et une étoile d'inspiration islamique vraisemblable.

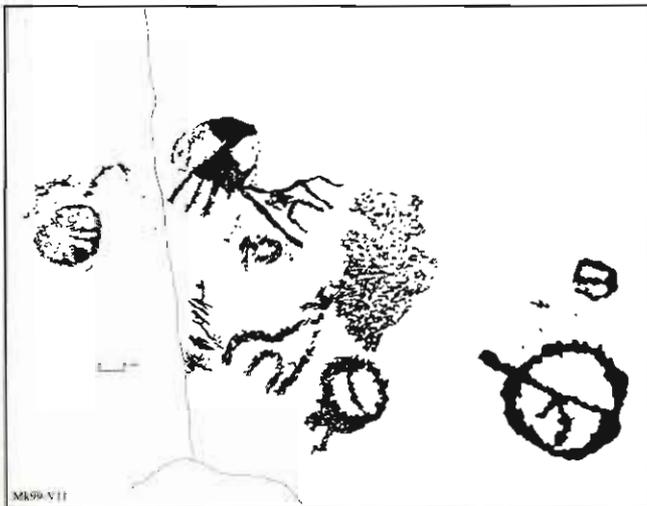


Fig. 17. Plage de percussions inorganisées au sein de graphismes figuratifs et abstraits de Tondiédo.

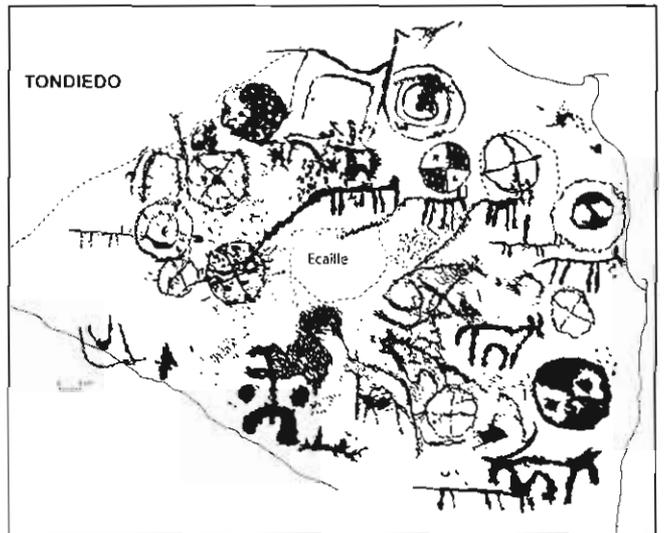


Fig. 20. Ensemble gravé principal de Tondiédo (cf. fig. 48).



Fig. 18. Gravures de Dokéti à Ouen Péa (Toussiana).

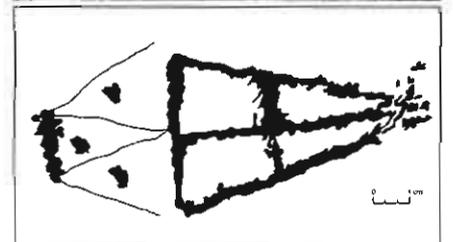


Fig. 21. Motif abstrait divers, pour partie proche d'un caractère tfinagh et relevé.

1^{er} millénaire avant l'ère et verrait son remplacement graduel par les civilisations libyco-berbères, en relation avec un âge du Fer tardif vers le V^e siècle de l'ère chrétienne. Selon ce même auteur, les stations du Rhat et du Amrdoul, en position périphérique par rapport au massif de l'Oukāïmeden, prendraient la relève avec, notamment, de nombreuses représentations de cavaliers exhibant, entre autres instruments guerriers, des boucliers ronds. Le thème du disque ou « signe circulaire » est très présent dans ce dernier ensemble.

Il resterait à approfondir ces ressemblances et voir s'il s'agit de la traduction d'une inspiration identique ou au contraire de convergences formelles peu significatives. Il est à noter que les gravures des massifs sahariens ne renferment que peu ou, le plus souvent pas, de signes circulaires alors que ces derniers sont attestés dans le Nord. Peut-on voir dans les particularités de ces marges sahariennes les expressions parallèles et peut-être identiques d'idées originales n'ayant pas affecté le cœur de la tradition des anciens touareg ? Il resterait encore à vérifier si le modèle d'organisation des figures, tel qu'il a été défini à Tondiédo (Barbaza, Jarry 2004), s'applique aussi aux stations maghrébines. Mais peut-être ce schéma ne s'impose-t-il qu'à des ensembles engendrés par certains comportements particuliers comme la circumambulation cérémonielle par des populations sédentaires sur des lieux consacrés par l'usage et proches de leur habitat (Claudot-Hawad 2002) ?

Deux ensembles distincts ...

Sur le site de Markoye, les détails des thèmes iconographiques et modalités de répartition dans l'espace des divers types de graphismes se rejoignent pour suggérer la reconnaissance de deux groupes culturels distincts. L'observation montre que ces derniers ont gravé des zones rocheuses ne se confondant pas ou très peu, soit parce que leurs activités respectives à des moments successifs de la Protohistoire conditionnaient de manière différente leurs principes d'utilisation de l'espace, soit parce que des raisons socio-économiques se sont opposées à ce que les mêmes secteurs soient gravés simultanément par chacun des deux groupes. Le tropisme pour les lieux élevés ainsi que de manière plus générale pour les lieux remarquables a certainement joué en faveur de l'implantation des figures de l'« ensemble 2 », alors que les gravures de l'« ensemble 1 » apparaissent préférentiellement sur des roches affleurantes situées dans des zones basses et sableuses (Sorbaïa) et ne se sont aventurées que dans de très rares cas sur les marges des collines rocheuses (Tondiédo et Tond'Aourou Sité Nino).

... mais des convergences structurelles

Il existe néanmoins un élément qui permet de relier les deux groupes de gravures alors que tout semblait les séparer. Cet aspect essentiel mais diffi-

cile à approcher ne se laisse percevoir qu'au prix de l'observation systématique et attentive qu'a imposé leur relevé et leur retranscription graphique. Deux éléments organisent cette étonnante concordance. Il est ainsi possible de remarquer, au delà des différences évidentes des thèmes iconographiques, la proximité d'organisation de la composition fondamentale de Tondiédo (fig. 20) avec celle de la « dalle aux spirales » de Sorbaïa (fig. 13), notamment dans la disposition des deux anthropomorphes différenciés dans les deux cas et des motifs circulaires tourbillonnant en marge des panneaux. La deuxième remarque qui résulte des données fournies par le relevé systématique des dispositifs rupestres souligne que ceux-ci, loin d'obéir à une disposition aléatoire s'organisent en réalité à partir d'une composition principale, réalisée pour les compositions de l'« ensemble 2 » à partir d'un accident topographique constituant une sorte de « lieu essentiel », autour duquel se répartissent en auréole les figures secondaires. Ce principe de répartition identifié à Tondiédo qui a désormais valeur de modèle, a été reconnu sans équivoque à Sorbaïa « grande dalle », Sorbaïa « spirales » et Sorbaïa « tortues » mais aussi sur la plupart des groupements remarquables de Tondo Banda : Fondiso, Tond'Hayanta, Tondo Bio, Béribera, Komé Tondo.

Un phénomène d'acculturation perçu par l'archéologie

Le hasard écarté, une alternative peut être envisagée pour expliquer ces similitudes. Ses tenants et aboutissants ne sont pas contradictoires. Ainsi, ces représentations pourraient avoir été engendrées par un même groupe biologique fondamental, installé pour une certaine durée dans la succession des générations, mais ayant subi une profonde mutation au cours de son existence et connu une acculturation se manifestant, au moins dans un premier temps et pour ce qui nous est accessible, par un *renouvellement des symboles* alors que les *structures organisatrices de la construction graphique sont restées inchangées*. L'alternative se ferait dans l'hypothèse de deux groupes contemporains voisinant dans un même terroir, partageant un même système global de représentation mentale mais exprimant à des fins identitaires, par exemple, le détail de leur discours au travers de symboles différents.

Un phénomène d'acculturation également perçu par la linguistique

L'archéologie des habitats dira s'il est possible de confirmer, à sa façon et dans les limites de sa pertinence, cette manière de penser. Dans les deux cas, les systèmes de rapports ne seraient guère différents de ceux envisagés par les linguistes entre, d'une part, la langue *tamasheq*, parlée par les Touareg et les groupes qui leur sont assujettis (Bella, Iklan, *Tamasheq* par assimilation, selon les lieux et appellations) et, d'autre part, le *songhay* parlé actuellement par un groupe ethnique impor-

tant centré sur la moyenne vallée du Niger. Les spécialistes voient en effet dans cette dernière, une langue originale pouvant résulter « d'une forme pidginisée du touareg » (Nicolai 1981, 1990 ; Creissels et Nicolai 1993), phénomène qui traduit bien lui aussi à sa manière une forme d'acculturation. Il est évident que le rapprochement qui est fait ici entre les deux phénomènes n'est pas innocent ; sa seule évocation conduit en effet de manière inéluctable à envisager puis à leur attribuer une essence commune. Fascinante en elle-même pour sa contribution à la mise en parallèle de ce qui pourrait n'être que deux facettes différentes d'une seule et même réalité culturelle, cette hypothèse est, en réalité, difficile à valider par des faits établis ; elle demande, pour le moins, pour être mieux admise, à être inscrite dans une perspective historique.

Les cadres de cette réflexion sont définis par les données de la chronologie radiométrique structurant la fin de la Protohistoire dans le Gourma, ainsi que par les rapports entre les populations sahariennes et sahéliennes au cours de la même période.

L'HISTOIRE, ENTRE CHRONIQUE ET ARCHÉOLOGIE

Les sources historiques tirent leur substance des chroniques arabo-berbères qui se succèdent souvent sans beaucoup d'originalité ou de précision sur le Sahara méridional et plus vers le sud sur « la terre des Soudan », à partir du VIII^e siècle de l'ère chrétienne (Cuoq 1973, 1985). Selon J. Cuoq, al-Ya'kubi qui disparaît en 891 décrit l'itinéraire permettant de relier l'Égypte à Ghana (Kumbi Saleh) dans l'extrême sud-est de la Mauritanie actuelle avec comme étapes principales Maranda (Marandet) dans l'Air et Kaw Kaw (Gao) au débouché de la vallée de la Tilemsi. Ghana, terme du trajet, est alors la capitale d'un important royaume soninké dominant toute la zone entourant le seuil du Wagadu entre le bassin du Sénégal et le delta intérieur du Niger. Cette position hégémonique lui assurera pour plusieurs siècles le contrôle du commerce de l'or, du sel, des esclaves... (Devisse J. 1990 ; Devisse, Vernet 1993 ; Devisse, Dialo 1993). Il y a là la substance essentielle de tous les autres récits dispersés tout au long des siècles suivants. Les connaissances fondamentales proviennent en fait de sources archéologiques fournies par des travaux exemplaires récents qui apportent de très précieuses informations lorsqu'ils ont été menés de manière extensive et approfondie (Kiéthéga 1993), comme ceux réalisés dans le seuil du Wagadu ou le delta intérieur du Niger (Polet 2005), mais qui laissent persister de manière évidente des zones de méconnaissance absolue lorsque ce type de travaux fait défaut.

Selon le même al-Ya'kubi, le plus puissant centre politique de l'Afrique de l'ouest dans les derniers siècles du 1^{er} millénaire, serait une confédération de royaumes placés sous l'hégémonie de Kaw Kaw,

gouvernée par la dynastie des Zâ. Elle a été la première à être islamisée vers l'an 1000, conséquence vraisemblable de l'affluence massive de marchands empruntant les voies sahariennes ainsi que le suggère d'ailleurs la découverte récente de produits issus des échanges avec le nord dans la nécropole de Kissi (date ¹⁴C calibrée établie entre 544 et 642 après J.-C.), à quelques dizaines de kilomètres de Gorom Gorom (Pelzer, Magnavita 2001). Développant cette idée, les chercheurs allemands font remarquer qu'il est « probable que l'Oudalan actuel faisait partie de cette confédération » et se basent sur leurs résultats (Albert *et alii* 2001) pour proposer de rééquilibrer au profit de la boucle du Niger, depuis Jenné Jéno (Devisse *et al.* 1993) sur le Bani, jusqu'à Bura (Gado 1993) et au-delà, la zone d'origine d'un très actif commerce, rôle trop exclusivement attribué au seuil du Wagadou, dominé par Ghana. Cela concerne bien sûr le transport de l'or, qui masque peut-être par la valeur exceptionnelle qui lui est accordée celui de denrées moins symboliquement prestigieuses, certainement celui des esclaves mais rien n'interdit de penser aussi à des objets manufacturés, en fer notamment même si aucune mention explicite n'a été faite à leur sujet. Dans la tombe 3 de Kissi, prenant place aux côtés d'une production locale, les perles de cornaline, de cuivre et surtout de verre, proviendraient d'échanges à longue distance. Il en serait de même pour les poignards de bras et les épées dont on pourrait trouver l'origine dans l'Afrique byzantine. Seules cependant la recherche systématique et la mise en évidence d'éléments-traces probants pourraient valider ces hypothèses.

Quelques rares renseignements originaux sur les contextes socio-politiques peuvent apparaître dans les chroniques en fonction de l'intérêt et de la curiosité des observateurs. Al Bakri qui achève en 1067 de l'ère chrétienne son traité sur le *Kitab al-Masalik wa'l Mamalik* ou « Livre d'itinéraires et des Royaumes », décrit la Boucle du Niger et les grandes villes avoisinantes avec une mention particulière pour le royaume de Kaw Kaw, deuxième institution étatique à exercer un contrôle sur les régions du Niger moyen. Son évocation du royaume de Kanem dans les abords du lac Tchad où vivent des idolâtres est significative de son ouverture d'esprit. Pour le reste des chroniques qui se succèdent au cours des IX^e, X^e et XI^e siècles (ap. J.-C.), il s'agit pour une large part et en schématisant un peu, de la notation de détails secondaires et d'appréciations sommaires. Quelques traits discrets méritent cependant d'être relevés. On retiendra ainsi à Awdaghust, également dans le sud-est de la Mauritanie, la présence notée par Al-Muhallabi (mort en 990), de musulmans « autrefois païens », tandis qu'il est mentionné que le roi de Kaw Kaw est musulman depuis la fin du millénaire. D'une manière générale, la présence de berbères est ancienne et sporadique vers la fin du VIII^e siècle. Ils seront les premiers musulmans à s'installer à Gao et sur les rives du Niger. Il faut cer-

tainement voir dans les «berbères noirs» dont Al-Idrisi signale la présence sur les bords du «Nil» (le Niger en fait) dans sa chronique du XII^e siècle, des populations de langue tamasheq.

Toujours dans le domaine de l'appartenance religieuse des populations voisines du grand fleuve, Al-Zurhi, auteur du XII^e siècle, mentionne que la tribu Barbara des Djinawa, sujets du royaume de Ghana qui la razzie régulièrement, suivrait les préceptes de la religion chrétienne. Selon les analyses de J. Cuoq, très sceptique sur le sujet, cette affirmation d'Al-Zurhi est surprenante faute d'être confirmée par d'autres arguments ; selon lui, le propagateur de cette idée se serait en fait égaré ainsi que cela lui est arrivé dans bien d'autres circonstances. J. Cuoq n'écarte cependant pas totalement cette éventualité et envisage une émigration de «Berbères christianisés venant du nord (Tripolitaine ? Fezzan ?) qui se seraient mêlés à la population soudanaise locale et lui auraient donné le nom de Barbara» (Cuoq 1985, paragraphe 191 p. 120 et 121 note 3). Cette idée sera plusieurs fois reprise par la suite mais les divers auteurs utiliseront la remarque initiale d'Al-Zurhi sans plus de fondements.

Le dernier éclairage historique important est relaté par Al-Bakri qui en est le contemporain. Il s'agit du mouvement de conquête progressif et continu mis en place par les Almoravides qui après avoir conquis le Maroc, s'installent en Andalousie tandis qu'un des leurs, l'émir Abū Bakr, faisait en 1076 (ap. J.-C.) la conquête de Ghana. Dans le même mouvement, il est vraisemblable que les Almoravides aient étendu leur empire jusqu'à Gao, faisant tomber sous leur contrôle la confédération de royaumes réunis autour de cette capitale. Ils ont provoqué chez certains groupes, par leur pratique d'un islam beaucoup moins tolérant que celui de leurs prédécesseurs, des réactions de rejet et de fuite à l'exemple des Dogon et des ancêtres des Songhay (Devisse 1993, p. 22). Leurs exigences commerciales suivaient peut-être également la même tendance et renforçaient les mouvements centrifuges.

Le Sahel protohistorique : zone d'influence berbère et creuset de l'empire songhay

Quel que soit le détail de la chronologie et d'événements dont les conséquences exactes sont souvent difficiles à apprécier, il est possible d'admettre que la zone de la Boucle du Niger, précocément pénétrée d'influences berbères et islamiques comme à Gao, ait joué entre les VIII^e et XIII^e siècles, à l'instar des pays voisins, un rôle économique grandissant dans un circuit d'échanges tourné vers le nord et dominé par lui. Peu après, alors que la domination et l'expansion arabo-berbère commençaient à atteindre leurs limites, sur la base des activités suscitées par ces courants commerciaux se sont mis en place de grands royaumes, tel l'empire du Mali qui occupera jusqu'au XV^e siècle l'espace

compris entre l'Atlantique et Gao, vaste territoire qui lui permettra de contrôler à son profit désormais les productions et les échanges entre l'Afrique occidentale et l'Afrique septentrionale, jusqu'à l'émancipation des Songhay et la formation dans la deuxième moitié du XV^e siècle de l'empire du même nom ; ce dernier s'établit de Djenné à Gao de part et d'autre du cours moyen du Niger, mais reste contenu au sud par les Mossi, au nord-est par les Touareg, à l'ouest par les Peul et au sud-ouest par les Maliens.

La fondation de l'empire songhay est pour cette présentation un aboutissement dans la mesure où ce moment a consacré la cristallisation de caractères culturels sur lesquels ont été fondés les traits ethniques d'un nouveau groupe. La langue nouvelle avec son origine double vraisemblable, mandé et tamasheq, a fait certainement partie de cet assemblage. L'histoire propre de cet empire échappe au cadre chronologique de la présente étude (Dramani-Issifou 1993).

LES TRADITIONS ORALES

La nécessité de prendre en compte des données de l'histoire qui dépendait elle-même de l'intégration, il est vrai plus facile, des données archéologiques (dates par mesure du carbone radioactif résiduel, caractères morphologiques de l'art rupestre ...), explique que la recherche d'informations dans les traditions orales constitue ici un ultime chapitre, alors que cette préoccupation a bien constitué un élément méthodologique déterminant dans la mise en place, en 1996, des travaux à Markoye. Pouvoir travailler sur des figurations rupestres «récentes» semblait être le gage d'une certaine possibilité d'accès au sens des œuvres.

Méthodes et principes

Pour l'art rupestre africain, réputé holocène au moins en majeure partie, les auteurs s'accordent de manière assez générale pour admettre sous des formes diverses la possibilité d'accès au sens. Parmi les éléments d'un débat déjà relativement ancien, des développements épistémologiques récents font apparaître que pour les études sur l'art rupestre en général (pléistocène et holocène), les théories interprétatives fluctuent toutes entre comparatisme ethnographique, dont quelques unes des limites sont connues, et analyse interne systématique. L'analyse interne nécessite l'établissement d'un répertoire concernant non seulement les motifs picturaux, mais également leur agencement sur les parois afin de faire apparaître, par l'intermédiaire d'une approche statistique, la «syntaxe» les unissant. Il est évident que l'utilisation des données statistiques peut déborder le cadre des parois pour s'intéresser à un contexte archéologique géographiquement plus étendu établissant des relations avec les lieux d'implantation des représentations dans le paysage et l'habitat. Cette méthode s'attache au «langage formel», selon une expression pratique (Otte 1993),

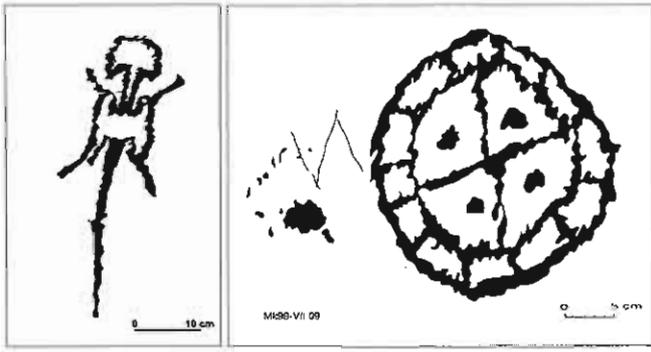


Fig. 22. Grand lézard et signe évoquant un cercle zodiacal.

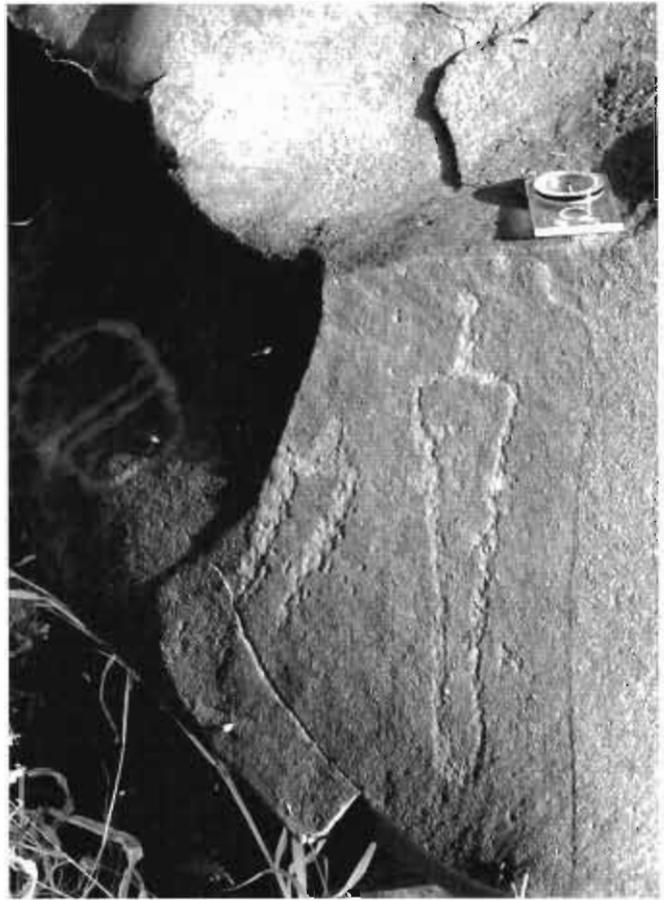


Fig. 23. Epée de Komé Tondo.

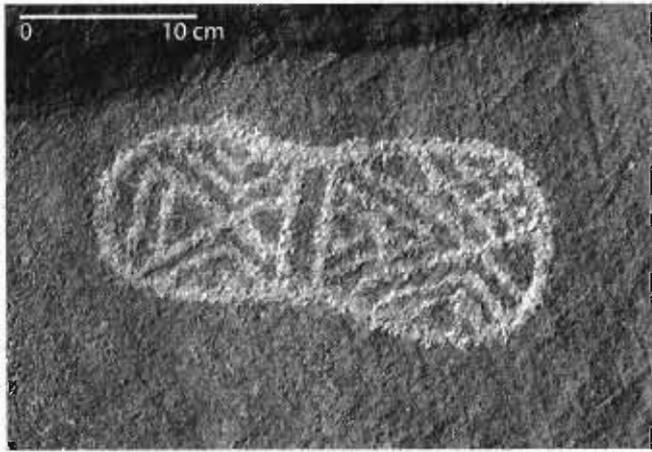


Fig. 24. « Sandale ».



Fig. 25. Kira Bora : représentations d'hommes ailés.

délaissant toute tentative de déchiffrement direct du sens des représentations qui serait de toutes manières « complètement hypothétique et à jamais invérifiable » (Sauvet et Włodarczyk 1995). Faut-il pour autant totalement rejeter tout comparatisme et refuser de manière dogmatique tout concours en provenant ? Il suffira pour répondre à cette question de rappeler la position du plus virulent opposant au comparatisme, Leroi-Gourhan, qui concédait en 1962 à cette méthode, dans sa préface à l'ouvrage de D. Lajoux, une utilité certaine justifiée par la particularité du contexte. Il écrivait alors que « dire quels dieux ou quel dieu invoquaient les peintres, quels mythes ils ont résumé dans leurs figures est probablement à jamais impossible, à moins, puisqu'il s'agit d'un art relativement récent, qu'on ne parvienne à les saisir par le reflet des traditions écrites de l'Orient méditerranéen ou par celui des mythologies africaines actuelles » (Leroi-Gourhan *in* Lajoux 1962, p. 6).

Méthode. Possibilités et limites

Afin de mieux percevoir les possibilités de la méthode mais aussi ses limites, quelques thèmes décoratifs seront évoqués à titre d'exemple. La représentation d'un animal et d'un signe circulaire est à ce titre particulièrement significative. Ce type d'association est bien connu des spécialistes de l'art de l'Atlas saharien qui les décrivent depuis des décennies et qui les identifient comme « béliers surmontés du disque solaire », pour lesquels certains d'entre eux, à tort ou à raison, voyaient un modèle dans l'Amon-Ré égyptien. Un très large registre de représentations graphiques ou littéraires est disponible (Paulme 1976, pp. 277-313 ; Le Quellec 1993, pp. 153-174). En réalité, il semblerait que l'association de l'animal et d'un tel symbole soit une conjonction effectuée par de très nombreux groupes culturels africains pour exprimer certaines portions de leurs mythes. H. Francfort a fort bien décrit cette particularité lorsqu'il envisage, à ce propos, l'existence « de restes épars d'un ancien substrat africain sous-jacent à la fois aux cultures pharaoniques et africaines modernes » (Francfort 1950). La présence de représentations reprenant, sinon le même thème, mais du moins le même type d'association est un fait établi à Markoye, ainsi que le simple parcours du corpus de figures le laisse percevoir. Il s'agit néanmoins dans plusieurs cas d'animaux sauvages (antilope et gazelle). Leur figuration dans ces régions de la boucle du Niger renvoie inexorablement aux mythes des Dogon, dont l'aire d'extension fut beaucoup plus vaste que leur habitat traditionnel actuel. Pour eux, selon la parole d'Ogotemméli recueillie par Griaule, « le bélier, avatar du grand Nommo mâle, est casqué d'unealebasse - soleil, avatar du grand Nommo femelle. Son chanfrein est la lune mâle et par sa toison de cuivre il est aussi émanation du soleil. Il est donc en réalité un couple et l'on peut même dire que symboliquement, il le manifeste au moins deux fois : il exhibe deux sexes

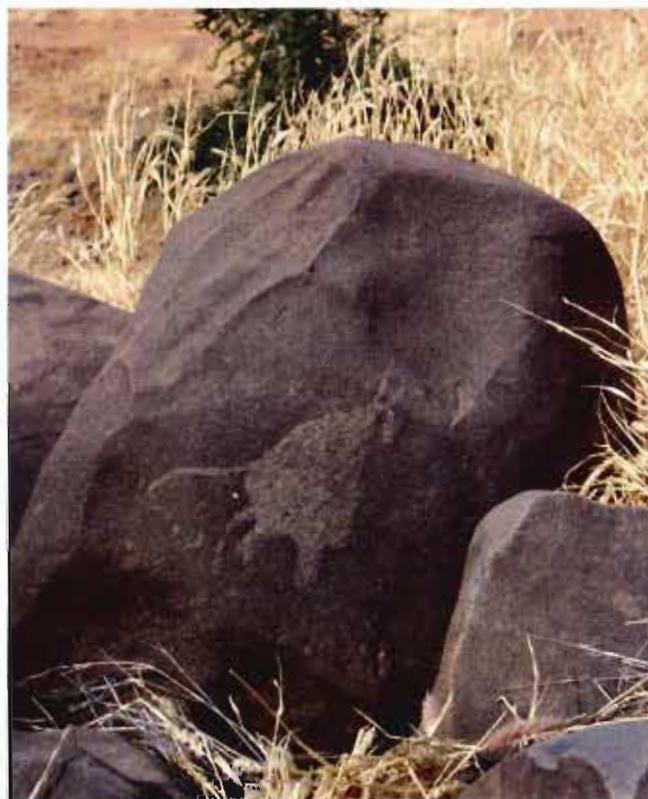


Fig. 26. «Etre» de Sirfo.

mâles et il est deux fois femelle, par la sphère solaire dont il est coiffé, et par la toison dont il est recouvert.» (Griaule 1948).

Mais encore une fois, rien ne permet d'attribuer les gravures de Markoye aux ancêtres directs ou lointains des Dogon. Comme eux, ceux qui ont exécuté ces œuvres rupestres, ont puisé dans les éléments structurants d'un mythe ancien traditionnel qu'ils ont reçu et adapté à leur façon. L'universalité de ce thème rend vaine toute recherche d'attribution à un contexte précis puisqu'il existe en réalité sous des formes de détail très diverses dans la plupart des régions africaines, y compris au Sahel, non seulement chez les Dogon où les concordances symboliques entre laalebasse, la tortue et le soleil constituent un tissu de relations complexes (Griaule, *op. cit.*), mais aussi chez les Gourmantché (Cartry 1979) ou en Afrique du nord (Breteau et Galley 1972). Il n'est cependant pas inintéressant de noter ici que la représentation de ce mythe cosmogonique essentiel intègre généralement des notions de germination, plus largement de fécondation de laquelle naissent les humains, mais aussi de pluie régénératrice de toute chose. Le thème du lien entre un humain et un animal est lui aussi largement africain.

Labo alada ...

En raison de la position très méridionale et excentrée de Markoye par rapport au contexte saharien, mais aussi en référence aux connais-

ces établies naguère qui limitaient l'aire d'extension de l'« école des cavaliers libyco-berbères » au Sud de l'Adrar des Ifoghas avec le site de Taouardéi comme limite extrême (Muzzolini 1995, p. 117 et 129), c'est d'abord en direction des traditions « africaines », mandingues en fait, que se sont tournées les recherches. Alors que les ressemblances avec Taouardéi et maints autres sites bien plus septentrionaux sont manifestes et donc contre toute logique, les travaux excluaient de la zone d'influences sahariennes, le site de Kourki au Niger, pourtant bien connu après les travaux de Jean Rouch (Rouch 1949 ; 1961 ; 1965). Cette voie d'investigation en direction des fonds de récits traditionnels africains est peut-être toujours prometteuse mais à l'heure actuelle il faut reconnaître que la progression se heurte à quelques écueils. Un des principaux est constitué par l'attribution de la totalité des œuvres aux « gens d'avant », « *labo alada* » en songhay. L'expression selon laquelle les gravures auraient été réalisées « au temps où les pierres étaient molles » rapportées par J. Rouch renvoie bien à un contexte historique indéfini et lointain, un peu à la manière d'un « Il était une fois ... » ou d'un « En ce temps là... » retenant une nette notion de rupture avec les temps présents. A Kourki même, les Songhay, musulmans, intègrent ces gra-

vures notamment les cercles à leur système de représentation, en leur attribuant une valeur de contention prophylactique des maléfices de la brousse avec la vertu de pouvoir « entourer » ou « enfermer la brousse », c'est-à-dire de prémunir magiquement les humains des esprits malins du monde extérieur. Interrogés, ils restent muets sur les figures de cavaliers qui sont pourtant les graphismes suggestifs de représentations inscriptibles dans les traditions pré-islamiques.

En toute vraisemblance, la lecture faite à Kourki est une réappropriation récente d'œuvres anciennes. L'explication avancée ne paraît pas d'ailleurs exister à Markoye distant d'une cinquantaine de kilomètres où les gravures sont plus éloignées du village ; elles sont même ignorées de la population songhay, pourtant apparentée à celle de Kourki et en relation permanente d'échange de part et d'autre d'une frontière totalement artificielle. Un dignitaire songhay du village, âgé et érudit, a été capable de reconstituer une histoire, événementielle et généalogique, des Songhay de Markoye jusqu'à son inscription vraisemblable dans l'histoire de l'empire songhay (enquête à Markoye en janvier 2005). Courtoisement pressé de répondre sur les relations

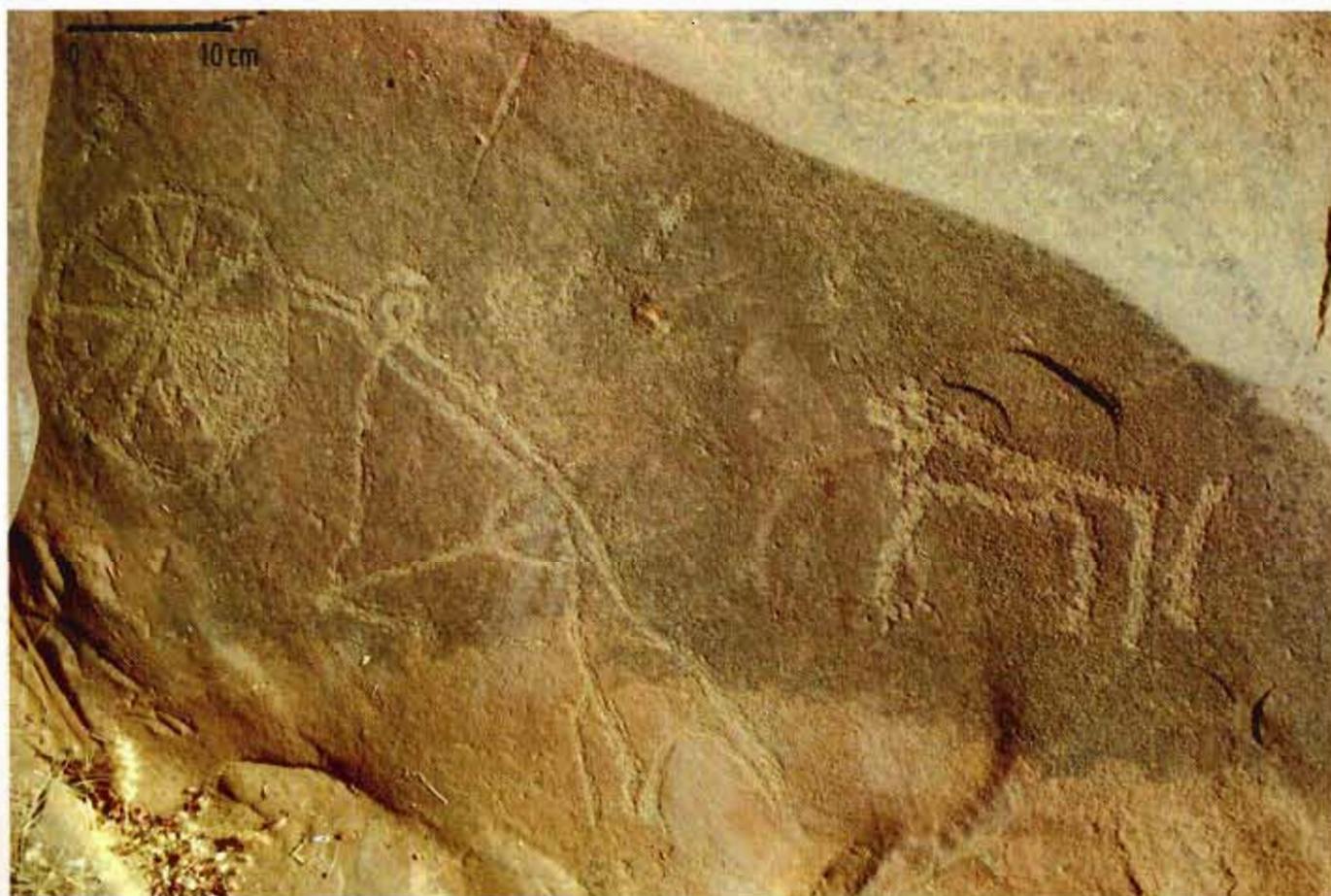


Fig. 27. Cavalier face au lion. Komé Tondo.

avec les Touareg, il a reconnu -fait à nos yeux d'une extrême importance- que ces derniers étaient déjà présents *avant* leur hégémonie. Une démarche analogue chez les autres groupes ethniques serait également d'un haut intérêt, notamment chez les Kurumba ou les Gourmantché, ces derniers étant par définition les habitants du Gourma. Cependant, ce principe ne garantirait nullement, et de la même manière que pour les Songhay, que la narration de leur histoire puise directement sa substance dans des sources antiques, vraisemblablement taries à la suite des séismes constitués par l'islamisation, la constitution des grands états, la réorganisation ethnique qui a présidé à la mise en place des groupes actuels, et enfin par la colonisation. Les Dogon, rétifs à toute forme de domination, ont vraisemblablement mieux conservé une part du fonds mythologique initial, pour autant d'ailleurs qu'il ait été homogène. Les concordances formelles sont au total des plus réduites, ainsi que cela a été vu. D'autres champs restent à explorer.

Le contexte saharien apporte certainement la plus forte contribution à cette recherche du sens, même si, dans ce cadre également les risques de réappropriation et de réutilisation de figures anciennes ne sont pas à écarter *a priori*. En raison de conditions de vie particulières et contraignantes, le très vaste territoire du Désert a pu jouer le rôle d'un conservatoire d'idées, au moins sur des durées point trop longues au cours desquelles des solutions de continuité rédhibitoires n'ont pu se produire, hormis peut-être celle qui achève de se mettre en place depuis un siècle environ. Le Sahara contemporain est proche de ce qu'il était il y a un millier d'années et les Touareg actuels dans leur effort permanent et nécessaire d'adaptation à un milieu difficile, ont conservé intact encore pour un temps un socle de traditions vitales (Bernus 1993 ; Bernus et Durou 1996 ; Claudot-Hawad 1993, 2001, 2002 ; Camps 1995 ; Durou J.-M. 1996 ; Hachid 2000 ; ...). Ouverts aux influences externes par obligation, les nouveautés n'ont jamais réellement oblitéré les anciennes façons de penser. Leur mode plutôt serein de participation à la foi islamique est certainement un bon exemple de ce fait.

Une iconographie saharienne

A défaut de pouvoir espérer tout expliquer, les gravures de l'«ensemble 1» écartées, il semble bien, après avoir admis que l'«ensemble 2» trouve dans l'univers mental berbère une part de son inspiration, que plusieurs éléments de la tradition touareg sont susceptibles d'éclairer quelques unes de ces œuvres. Les thèmes du cheval et du cavalier, omniprésents à Markoye, ceux de la chasse à courre comme à Fondiso en marge du «vallon» de Tondo Banda (Barbaza et Jarry 2002) ou de l'évocation d'une troupe cavalière comme à Kira Bora se rangent sans problème au sein de l'univers de représentation des princes du désert tel qu'il a pu être décrit dans le Sahara méridional (Dupuy 1991, 1992). Parmi les

signes, les «sandales» trouvent, quant à elles, d'exactes similitudes dans tout le nord de l'Afrique. D'autres figures, quoique en nombre restreint, apportent une contribution essentielle à cet effort de détermination et prolongent de manière sensible l'interprétation.



Fig. 28. Antilope et signe circulaire.



Fig. 29. Quadrupèdes (chevaux ?) et signe circulaire. Tondiédo.

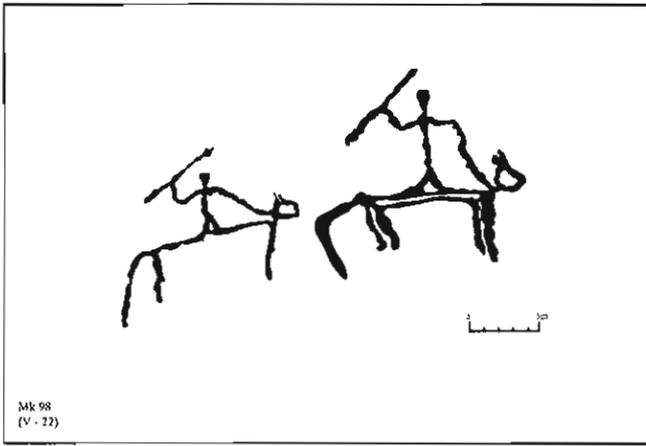


Fig. 30. Duo de cavaliers, un grand sur un grand cheval et un double plus modeste.

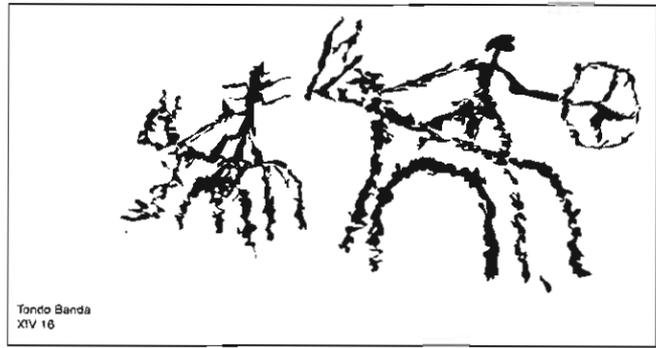


Fig. 31. Duo de cavaliers. Palefrenier et son maître ? Abou et Elias , ... ?

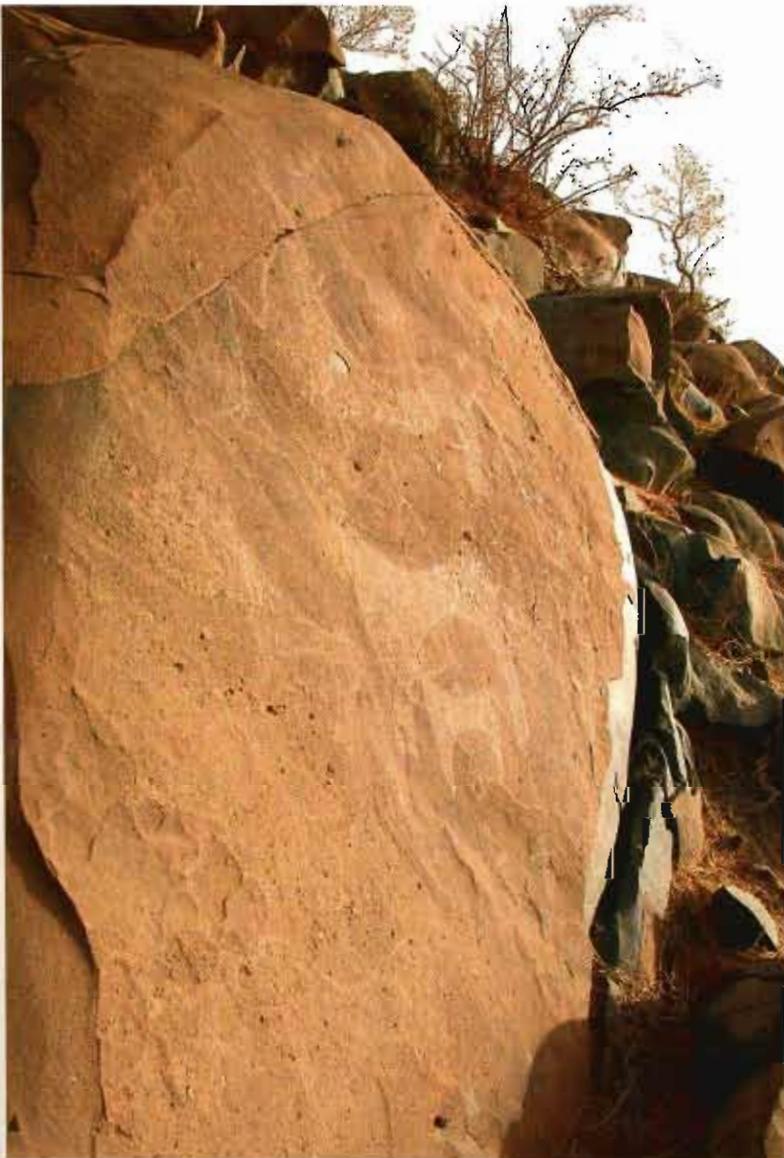


Fig. 32. Photographie en vue tangentielle des gravures de Wouena Kanga représentant Elias lors de son Ascension.

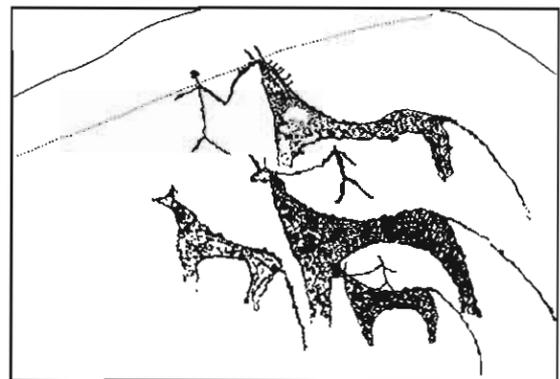


Fig. 33. Relevé de la représentation diachronique de l'Ascension d'Elias. Dans une première phase, Elias qui tient encore la bride de son cheval a amorcé sa montée aux Cieux et Abou, son serviteur, est proche de lui sur un cheval plus petit que le sien. Dans un second temps, le serviteur tient le cheval de son maître disparu, par la bride.

L'ÉCRITURE ET LES CONTES : ICONOLOGIE D'UNE REPRÉSENTATION

Du conte touareg à la Bible

Au sein du thème du cavalier, finalement si commun, apparaît à plusieurs reprises la représentation de deux personnages, de taille différente, dressés sur des chevaux proportionnés à leur stature (fig. 30 ; 31). Malgré la rudesse de la roche encaissante et les difficultés qu'ont dû éprouver les graveurs pour y apposer leurs œuvres, cette différence est suffisamment nette et récurrente pour que l'on soit assuré qu'elle n'est pas due au hasard ou aux aléas de l'exécution. Cette association renvoie irrésistiblement à un couple bien connu au Sahara : le personnage mythique, neveu utérin Ammamelen (Hoggar), d'Aniguran (Aïr) ou Aliguran, avatars d'Almeroquis, appelé selon les lieux et les groupes Adlesegh, Abatis «sans père», ou encore Elias et son serviteur Abou (Claudot-Hawad 1993, p. 135 ; 2001, p. 88, 114). Passons rapidement sur le héros légendaire Ammamelen-Aniguran et ses exploits fabuleux pour nous intéresser à son prestigieux neveu, fils de sa sœur, qui le surpassa en bien des domaines. Les Touareg identifient spontanément ce personnage vénéré sur le grand panneau de grès du kori Mammanet où il est représenté sous la forme d'un personnage de grande dimension accompagné d'un autre de moindre taille tenant un cheval par la bride. Il s'agit bien, selon les inscriptions tiffinagh qui accompagnent les figures, d'Elias originaire d'Azru et d'Abou son écuyer fidèle (Lhote 1976 ; 1979, pl. 40 ; 1987). Les rochers du pourtour de l'Aïr offrent d'innombrables représentations de ce thème décliné sous diverses formes, soit de manière monumentale comme sur la dalle de grès tendre de cette dernière station où Elias atteint plus de 2,75 m, soit de manière plus discrète sous l'aspect de cavaliers de dimensions plus modestes, comme c'est d'ailleurs le cas sur cette même surface, comme si l'on avait repris inlassablement la même représentation, ici et ailleurs.

L'interprétation généralement proposée pour expliquer cette répétition obsédante est la proximité avec une voie de passage. Nul doute que seules les roches assez facilement accessibles et fréquentées ont eu quelques chances d'être gravées, mais la seule possibilité n'explique rien et tout au plus justifie-t-elle les localisations. Il semblerait que la représentation mentale d'Elias se soit superposée à celle d'Adlesegh en apportant à ce dernier une dimension dont l'origine se retrouve dans la mythologie musulmane sous l'aspect du prophète Ilyas du Coran qui reprend à son tour sous des formes et des variantes diverses la figure biblique du prophète Elie (Livre VI). On retiendra quelques «images» résumées de l'ensemble.

Ainsi Elie, soucieux de punir les prêtres du temple de Baal installés par le roi Achab, avait obtenu de Dieu le pouvoir d'arrêter la *pluie*. La lutte qui



Fig. 34. Ascension d'Elias. Le cavalier semble avoir amorcé son mouvement. La corniche rocheuse naturelle en forme d'arcade située au-dessus pourrait représenter la voûte des cieux. La ligne de sol unissant les pattes avant et arrière du cheval est un détail qui évoque étroitement les représentations de même nature observables sur le site de Taouardéi, dans l'Adrar des Ifoghas.

s'est alors engagée a eu pour enjeu la maîtrise des eaux du ciel et de la terre, car Baal était lui-même, depuis une très longue tradition sémitique de Syrie et de Canaan, le dieu de la fertilité, *chevauchant* les nuages et engendrant l'orage. L'affrontement est ainsi bien caractérisé. Le premier «Livre des Rois» est tout à fait explicite avec ses mentions à la sécheresse et à la famine (1 Rois 18, versets 1 et 2), aux sources d'eau et aux torrents, aux pâturages indispensables pour éviter l'abattage d'une partie du bétail (*ibidem*, 5). L'Achab de la Bible soutenait le culte rendu à Baal, alors qu'Elie s'est tourné vers l'Éternel qui se manifeste par le *feu* (*ib.* 24, 38) et permet à son prophète de faire pleuvoir (*ib.* 41, 42, 44, 45) (Duchet-Suchaux, Pastoureau, pp. 137-138). Elie-Elias-Ilyas, interprète des paroles de Dieu ou simple héros de légende, est donc bien l'intercesseur à invoquer et à solliciter pour obtenir la pluie. Les événements marquant le terme de son séjour terrestre sont fondamentaux pour son identification.

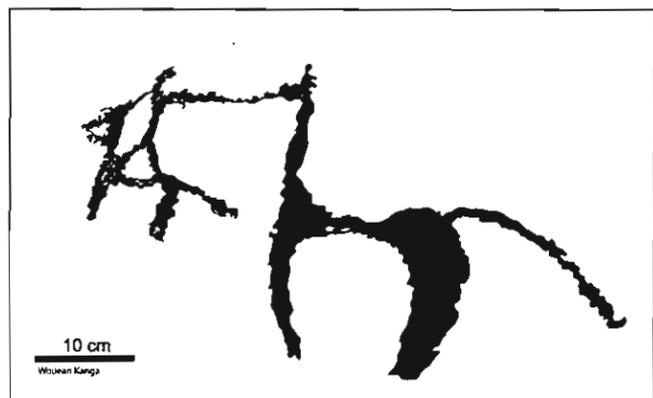


Fig. 35. Abou tenant le cheval de son maître par la bride.



Fig. 36. Abou tenant le cheval de son maître par la bride. Sommet de Wouena Kanga, face à la dépression de Sassabango.

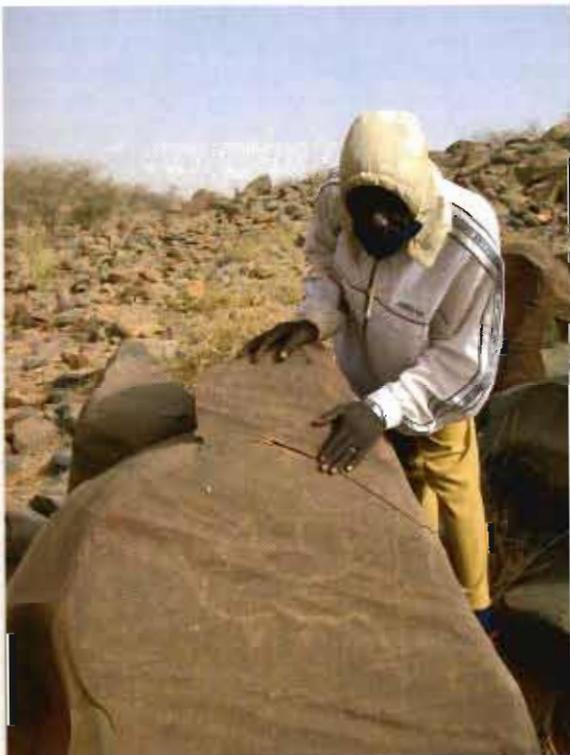


Fig. 37. Gravures de Wouena Kanga. La scène symbolique unissant un grand cheval et un petit cavalier a été réalisée à l'envers c'est-à-dire face à l'espace étheré, par un graveur placé dans une position proche de celle de Moumouni Hamidou Maïga présent sur le cliché.

Que se soit dans la Bible où Elie, après avoir gravi le Sinaï, et ainsi fera Elias sur la *montagne* d'Azrou, est entraîné aux cieux dans un tourbillon de vent, ou dans le Coran où Ilyas après s'en être pris aux idoles (Sourate 37, les *Rangées*, versets 120 à 130), est enlevé aux Cieux par Allah. Son Ascension soustrait Elias à la menace de mort que font peser sur lui ses poursuivants. Selon H. Claudot-Hawad, Azrou est «réputé être le lieu d'Ilyas, c'est-à-dire selon la mythologie musulmane, l'espace où Ilyas est entré dans le *monde de l'invisible*, de l'immatériel...» (Claudot-Hawad 2001 p. 88). Selon d'autres versions mettant en scène Elias, héros de la mythologie touareg (*ib.*) qui, grâce au surgissement miraculeux du rocher d'Azrou sous les pas de son cheval, disparaît dans les hauteurs et se trouve ainsi soustrait aux intentions hostiles de ses poursuivants. Dans cette circonstance également, Elias domine le feu par lequel ses agresseurs tentent de l'anéantir (Roset 1990). Dans la tradition des Touareg du Niger, Elias serait moitié ange – moitié humain ; il n'est pas mort, ce qui explique ses multiples réapparitions, mais a été «transporté au ciel sur un *cheval de feu*, et transformé par Dieu en un être de lumière *couvert de plumes*, à la fois terrestre et céleste» (Aghali Zakara et Drouin 1978, pp. 99-100). Les gravures de Kira Bora à Markoye pourraient-elles rappeler le détail de cette tradition (fig. 29)?

Du conte touareg aux gravures de Markoye

S'il ne semble guère difficile d'insérer une part importante des images de Markoye dans l'univers mental des touareg de l'an 1000, ainsi que cela a été vu plus haut, une réelle perspective interprétative est ouverte par quelques figures proches du sommet de Wouéna Kanga au-dessus du vallon de Tondo Banda. Elles contribuent fortement à la fois à la tentative de rapprochement opérée plus haut et à la lecture des figures si nombreuses de chevaux solitaires.

La première figure est essentielle tant par son contenu que par la qualité de la représentation. Image gravée homogène et cohérente, elle intègre une dimension diachronique brève mais incontestable (fig. 32, 33). Elle a été exécutée sur la face orientale d'un gros rocher par piquetage léger mais soigné, sur laquelle sont associés 3 personnages et 4 chevaux, 2 grands et 2 petits, l'ensemble pouvant se décomposer en deux parties distinctes. La première partie de la séquence, constituée par un cavalier dressé sur un petit cheval et par un deuxième personnage en suspension au-dessus de l'échine de son grand cheval qu'il tient encore par la bride, concrétise l'instant précis de l'Ascension d'Elias encore visible. C'est là un premier «instantané». La seconde partie est constituée d'un petit cheval solitaire et d'un personnage, pied à terre, tenant un grand cheval par la bride. Le petit cheval est celui d'Abou ; il est d'ailleurs resté dans le registre inférieur de la composition tandis que ce dernier tient la

bride de celui de son maître désormais aux Cieux. Sur les rives du kori Mammanet, dans l'Aïr, l'Abou touareg tient aussi le cheval de son maître par la bride. Elias est proche et a fait l'objet d'un traitement monumental, conforme à sa dimension héroïque, que permettait une roche beaucoup moins tenace que le gabbro markoyais. Ce thème est repris au sommet même de Wouéna Kanga, face au vide et à l'immensité de la plaine de Sassabango (fig. 36).

Le parcours des collines de Markoye a montré que cette figure apparaissait de multiples fois sous des variations d'un cavalier dressé tenant un deuxième cheval par la bride (fig. 35) ou d'un personnage à pied tenant également un cheval seul par la bride (fig. 37 à 40). Il en est de même dans tout le Sahara et bien au-delà. De la même façon, les chevaux seuls, dispersés sur de très nombreux blocs épars dans les collines, pourraient reprendre sous une forme minimale l'idée de l'instant précis et sacré de la disparition d'Elias : l'accomplissement de son Ascension s'exprime au travers de la solitude du cheval qui, au demeurant, devait bien avoir un nom. Comment comprendre autrement les nombreuses gravures, très raides et schématiques, sommaires, totalement inexpressives dans leur isolement et dans l'extrême simplicité d'une représentation ne dépassant pas dans sa forme l'évocation d'un quelconque quadrupède ?

INTERPRÉTATION DES GRAVURES : UNE MYTHOLOGIE SACRÉE POUR UN USAGE MAGIQUE

Pour une interprétation syncrétique

Parmi tous les auteurs qui ont eu à traiter de l'art rupestre, bien peu au total se sont risqués à proposer une interprétation reposant sur des arguments tirés d'un minimum d'observations, faisant de leur proposition une hypothèse de réflexion raisonnable. Il est vrai qu'en dehors de «lectures» dénuées de tout fondement et sur lesquelles donc, d'un point de vue strictement archéologique, il n'y a rien à dire,

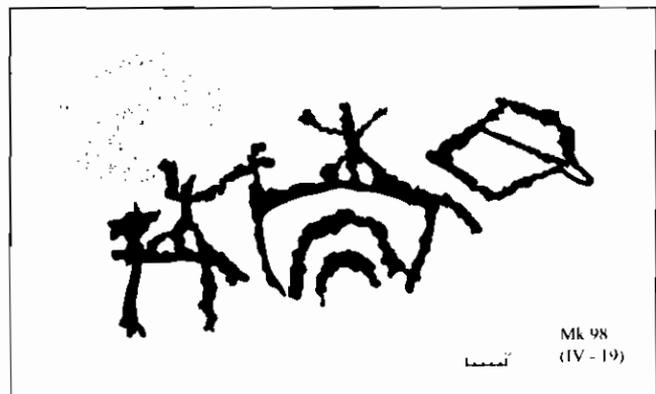


Fig. 38. Duo de cavaliers et signes. Le redoublement de la ligne ventrale du grand cheval est semblable à celui de la figure 46.

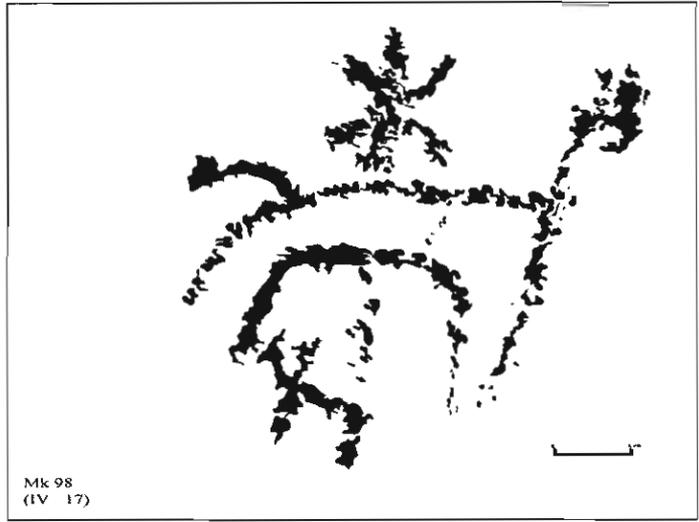
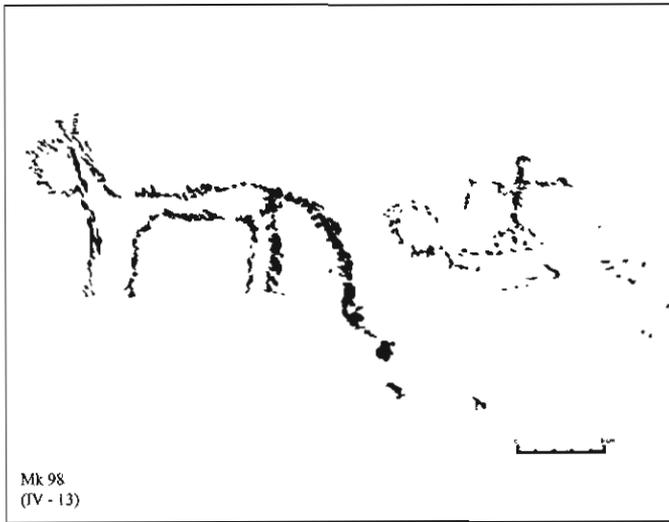


Fig. 39. Chevaux avec et sans cavaliers.



Fig. 40. Ensemble de cavaliers.

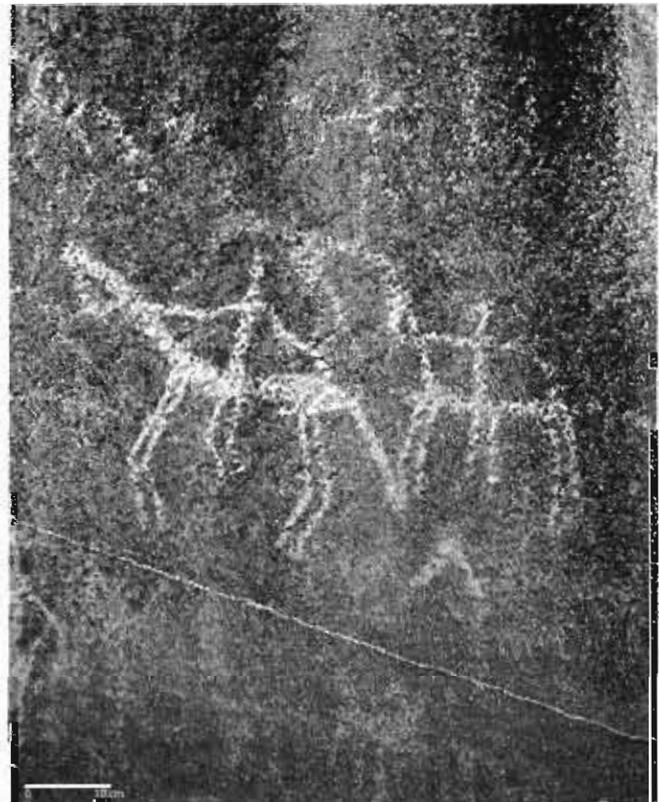


Fig. 41. Pobé Mengao. Gravures sur bloc de granite. Quelques cavaliers chevauchent en position assise mais les plus nombreux sont semblables à ceux de Markoye. La ressemblance des premiers avec des gravures yéménites peut ne souligner que l'universalité du thème ; elle devient plus troublante à la lumière de la possible origine des touareg dans la péninsule arabe (Hureiki 2003) et, plus encore, lorsque l'on constate que l'épisode d'Elias peut très exactement s'appliquer à la lecture d'un panneau gravé remarquable (fig. 41 ci-après ; Garcia et Rachad 1997, p. 74-75 et illustration de couverture).

l'entreprise est toujours périlleuse dans la mesure où elle suscite des analyses et points de vue différents, d'ailleurs souvent tout aussi admissibles. L'histoire de l'art du Paléolithique offre des exemples classiques des confrontations parfois énergiques qui ont eu lieu. Les défenseurs et illustrateurs des trois ou quatre grandes théories sur l'art paléolithique ont érigé leurs thèses sur des faits réels mais aussi, selon des proportions variables, sur des éléments extraits plus ou moins consciemment de contextes idéologiques extérieurs à la discipline, qui se sont peu à peu transformés en dogmes dont les caractères excessifs et sclérosants méritaient effectivement la critique. L'erreur n'était pas tant dans l'interprétation proposée elle-même que dans le caractère systématique, hégémonique en quelque sorte, de son application aux faits, alors qu'il est facilement admissible qu'une œuvre artistico-religieuse rupestre puisse contenir des dimensions à la fois magiques sous quelque forme interventionniste que ce soit et mythologiques, avec le souhait d'inscrire une action volontariste dans un discours sacralisé, convenu et connu de tous, dans lequel, selon des proportions très variables, spiritualité, superstition, mythologie et pratique magique, peuvent mêler leurs apports réciproques pour conditionner des «états» religieux très divers et des cultes qui le sont encore bien davantage, et dont seule une typologie rigoureuse saurait rendre compte.

Ces composantes essentielles, certainement présentes dans la plupart des systèmes religieux, se nourrissent les unes des autres ; elles résultent d'une mosaïque d'idées et de comportements spirituels plus ou moins élevés et distincts, intégrés selon des proportions variables à la représentation finale en fonction de l'histoire spécifique de chaque groupe, de son propre génie créateur et de celui de ses «artistes». Les graveurs de l'«école du guerrier libyen» ou des «cavaliers libyco-berbères» dont nous analysons les tout derniers graphismes, n'ont certainement pas échappé à ce principe.

Elie, maître du feu et de la pluie

Au sein des lectures iconologiques qui ont été avancées pour ce dernier ensemble, en fait assez peu nombreuses, celle proposée par Jean-Loïc Le Quellec dans un récent ouvrage est particulièrement intéressante (Le Quellec 2004, pp. 15-17). Cet auteur fait du souvenir du mythe biblique d'Elie, transmis par l'Islam, une des bases de l'art rupestre tardif de l'Aïr. Elias, selon une interprétation que nous avons également suivie, est «*maître de la pluie et gardien du désert*» (...) «*...apparaissant aux voyageurs perdus pour leur indiquer le bon chemin*» (op. cit., p. 17), ce que justifie certainement la position des figures en marge de voies de communication. A Markoye, l'utilisation de la figure d'Elie n'est nullement contradictoire avec celle qui en est faite dans l'Aïr ; elle semble cependant avoir intégré des propriétés différentes.

Il est en effet impossible ici de penser que les gravures ont été effectuées par des voyageurs de passage puisque nous sommes en contexte de peuplement important et de populations sédentaires. De plus, les lieux relativement élevés et retirés où est localisée une part importante des gravures, sont par définition éloignés des voies et pistes. La forte liaison topographique des gravures avec les habitats, pour peu qu'on admette une relation causale, éloigne également une telle interprétation des faits eux-mêmes, au moins tels qu'ils apparaissent sur le site. La concentration de figures en des lieux proches des habitats, leur organisation autour d'un «lieu essentiel» irait bien par contre dans le sens d'une élaboration cohérente du dispositif des figures. Ainsi que cela a été signalé plus haut, l'idée d'une circumambulation, pratique antéislamique dont l'islam a conservé quelques traces notamment dans la *'oumra de la Ka'ba* lors du *hajj* (pèlerinage à la Mecque) (Weber 1996), est tout à fait compatible avec les données archéologiques qui montrent une distribution des figures autour d'un panneau principal.

Le grattage actuel des pierres à des fins magiques et prophylactiques que signale J.-L. Le Quellec à propos de l'Elias d'Amamet, se retrouve également à Markoye où de nombreuses surfaces rocheuses portent des traces d'usure. Il n'y a d'ailleurs aucune exclusivité puisque cette pratique était, par exemple, également active jusqu'au début du XX^e siècle en Cerdagne où la poudre de pierre extraite des incisions rupestres servait à confectionner des onguents (Abelanet 1990). C'est une explication proche qui est avancée pour les tracés digités et les raclages de la grotte Cosquer (Clottes *et alii* 1994, 2005).

Les percussions elles-mêmes ont engendré des débris mais leur récupération devait s'avérer extrêmement difficile, voire impossible. L'existence, aux côtés de graphismes caractérisés, de plages informes d'impacts, coalescents ou disjoints, oriente la réflexion vers des comportements voisins mais différents (fig. 14, 16, 17, 20). Ces stigmates suggèrent en effet que seule comptait réellement la percussion et non pas en premier chef le motif qu'elle engendrait. Ce dernier a pu prendre forme et consistance en cours d'action dans le but de renforcer l'intervention en l'inscrivant dans un registre consacré. La scansion et l'accompagnement d'une mélodie grâce à des percussions, se satisferaient également d'une explication de cette nature ; elle n'est d'ailleurs pas contradictoire avec la proposition précédente. L'ensemble est parfaitement compatible avec la relation (cf. supra) d'une pratique ancienne selon laquelle les «*hommes du fer*» en pays mandingue avaient coutume de *frapper une roche* de leur masse pour faire *pleuvoir* (Diakitè, in Chrétien et Prunier 2003).

Un texte d'Al Bakri montre quant à lui l'autre face de cet aspect au travers d'un récit qui est une



Fig. 42. Gravures du village de Bani Harit-Shibam Magras au Yémen (Photo. M.-A. Garcia et M. Rachad 1997). Il est étonnant de remarquer que la selle du cheval supposé d'Elias a été établie à l'emplacement précis d'un orifice naturel de la roche (op. cit. p. 74), par lequel le prophète a pu échapper à des poursuivants particulièrement agressifs. Abou, son serviteur tient ici aussi son cheval par la bride, ainsi que celui de son maître disparu. D'après M. -A. Garcia, le bloc de grès sur lequel est gravée la scène, a été cassé et déplacé lors de l'exploitation de la roche par des carriers.



Fig. 43. Lithophone de Tondé Kolé et cavalier en lévitation. L'écaille rocheuse sonore (flèche) a reçu de très nombreuses percussions qui ont engendré des enlèvements périphériques.

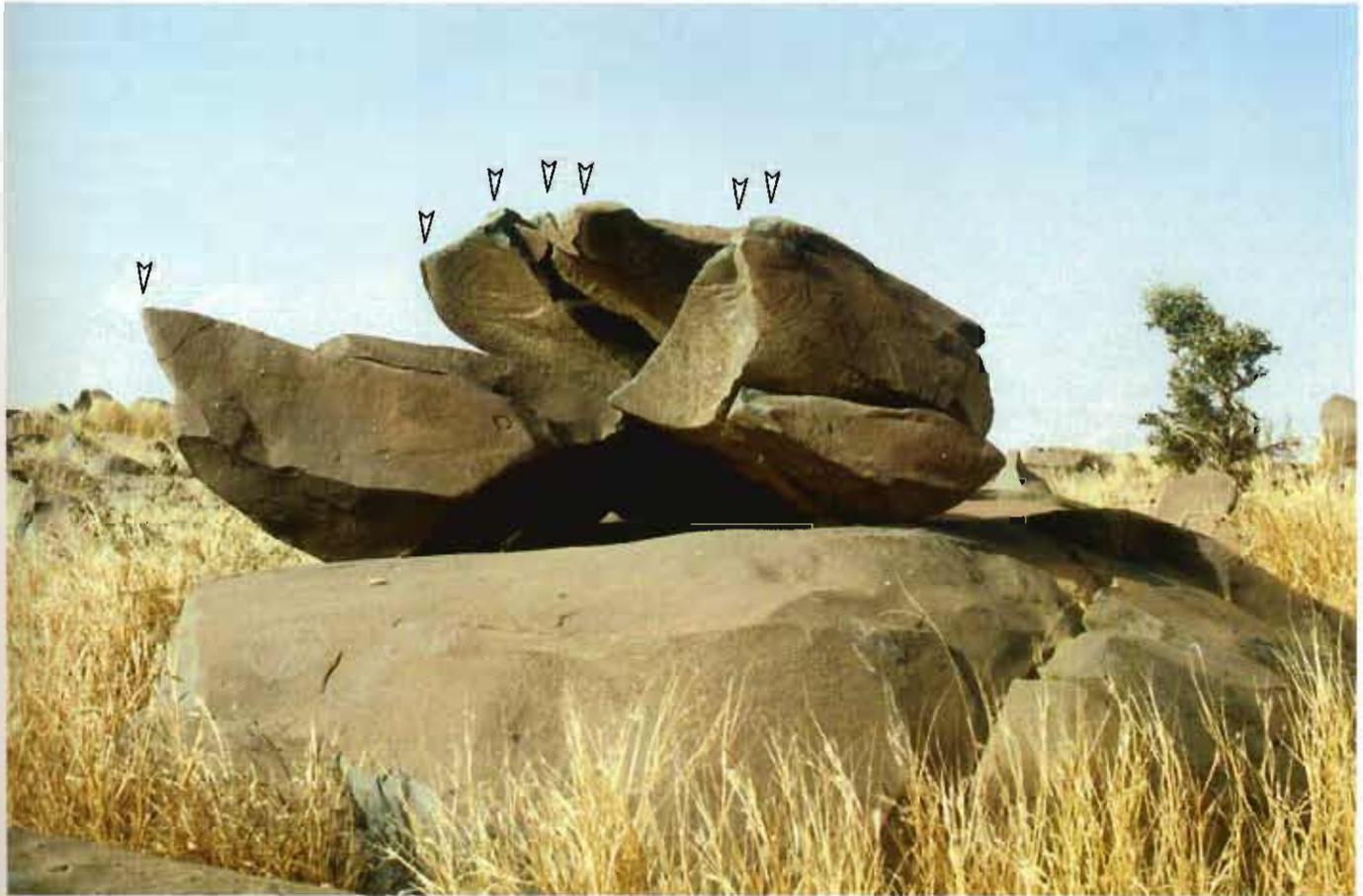


Fig. 44. Grand lithophone de Fondiso.

sorte de reprise du mythe biblique d'Elias avec la lutte entre les tenants de la pratique magique de la sollicitation des pierres et un marabout qui aurait obtenu la pluie sur le pays en échange de la conversion du roi à l'Islam. L'ancêtre des *producteurs de fer* était donc aussi *faiseur de pluie* et détenait des pouvoirs mystérieux mettant en œuvre des pratiques animistes contraires à l'esprit de l'Islam. Il pourrait y avoir dans cet affrontement idéologique la « racine de l'hostilité, jamais démentie, entre musulmans et hommes du fer » (Devisse, Sidibé 1993, p. 148).

Le Yémen : extension ou origine du mythe ?

A Pobé Mengao, la présence de quelques chevaux aux pattes « en guillemets » appelle quelques remarques. Ainsi, parmi de très nombreuses gravures semblables à celles de Markoye apparaissent quelques cavaliers chevauchant en position assise (fig. 40). La manière de traiter les pattes des chevaux rappelle étrangement celle de gravures yéménites (Garcia et Rachad 1997, p. 74-75 et illustration de couverture). Une banale convergence de formes n'est bien sûr pas à exclure mais la ressemblance devient troublante lorsque l'on sait que certains Touareg placent une de leurs possibles origines dans la péninsule arabique (Hureiki 2003) et, plus encore, lorsque l'on constate que l'épisode d'Elias peut très exactement s'appliquer à la lecture du panneau choisi en exemple (fig. 41).

Bien sûr, ici encore, la prudence est de mise car les récits et les contes voyagent beaucoup plus facilement que ceux qui les racontent. Le thème inscrit bien cependant leurs utilisateurs, où qu'ils se trouvent, dans une ambiance culturelle pré-islamique qui, au demeurant, paraît bien établie au point où Elias, sous ses divers avatars, a pu être utilisé sous divers aspects de sa personnalité biblique : guide du voyageur au Sahara, maître de la pluie au Sahel, maître du feu, autre ailleurs... Sur les gravures du village de Bani Harit-Shibam Magras au Yémen, un détail mérite d'être noté car, d'une part, il valide l'interprétation et, d'autre part, il donne un exemple peu commun dans ces contextes d'utilisation d'une particularité naturelle. On remarquera ainsi que la selle du cheval supposé d'Elias a été établie à l'emplacement précis, c'est une constatation, d'un orifice naturel de la roche (*op. cit.* p. 74), par lequel le prophète, c'est l'interprétation, a pu échapper à des poursuivants particulièrement agressifs. Abou, son serviteur tient ici aussi son cheval par la bride, ainsi que celui de son maître disparu. D'après M. A. Garcia, le bloc de grès sur lequel est gravée la scène, a été cassé et déplacé lors de l'exploitation de la roche par des carriers.

Du son et du rythme

A Markoye, les rochers ont été également sollicités d'une manière qui prolonge la pratique de la percussion répétée en donnant à celle-ci une dimension sonore et rythmique. Un appel au Maître du tonnerre peut-être ? Ainsi en témoignent les nom-

breux blocs prismatiques ou laminaires portant d'évidentes traces de percussions diffuses (fig. 43 à 45). Les impacts peu agressifs ont produit un émoissé général de la zone percutée, sauf lorsqu'ils ont porté sur une mince écaille ou un angle vif sur lesquels les ondes de choc successives ont provoqué le départ d'enlèvements en série. Les blocs porteurs de ces stigmates se trouvent toujours en association étroite avec des gravures. Dans quelques cas, comme sur le site de Tondo Bio, la sonorité a été améliorée par un calage approprié dégagant les blocs du soubassement rocheux et évitant l'étouffement des vibrations. Les 4 ou 5 blocs ainsi disposés devaient constituer un excellent lithophone. Cet instrument est souvent constitué d'une simple écaille rocheuse choisie pour sa sonorité cristalline (fig. 42). Celui de Fondiso est monumental mais doit sa disposition particulière à un jeu de la nature qui n'a pas échappé aux habitants du vallon de Tondo Banda (fig. 43). Près de Tond'Aourou Sité Nino, une grande écaille prismatique a été dressée et appuyée contre un bloc gravé de très nombreux motifs en « haltère » et en « massue » (ou « louche ») (fig. 44). Les percussionnistes inconnus de l'« ensemble 1 » et percussionnistes « tamasheq » (dans l'acception large du terme) de l'« ensemble 2 » partageaient donc, encore une fois, à Markoye la même pratique !

Taper sur les pierres était donc peut-être aussi un moyen d'attirer l'attention sur les malheurs du monde, notamment, selon le milieu de vie sahélien et pour une population sédentaire relativement dense, sur l'angoisse liée à la qualité de la prochaine saison des pluies après une longue et douloureuse période de sécheresse. Que l'on ait invoqué ainsi Elie, ou Ilyas, au travers de la percussion spontanée et inlassable des pierres, percussions ordonnées par le rythme sonore et le graphisme sacré, paraît donc correspondre à un ensemble cohérent de données et de comportements.

La faiblesse de l'interprétation tient au caractère disparate et fragmentaire des sources non archéologiques mais, pour l'interprétation de l'art rupestre, pouvoir prétendre à une telle diversité est déjà un luxe des moins communs. Cette interprétation ne peut certainement pas prétendre à l'exclusivité ; conformément aux attributions polymorphes du prophète et du héros touareg qui en a hérité, en fonction également des besoins spécifiques des « utilisateurs » en grande difficulté, elle ne paraît cependant pas contradictoire avec les autres. En éclairant l'enchaînement d'idées au plus près de leur origine, cette lecture précise la nature et la fonction de cet art rupestre.

La présence à Béribera-Sirfo d'un cheval à triple ligne ventrale en arche pourrait être assimilé à une évocation de l'arc-en-ciel (fig. 46). Rien cependant, en dehors de la régularité de la courbe ventrale et de l'insistance mise à représenter sous cet aspect un cheval –le cheval du prophète en fait– ne permet de valider cette lecture.

Fig. 45. Lithophone de Tond'Aourou Sité Nino. L'écaïlle rocheuse dont le bord supérieur s'est émoussé sous les percussions est appuyée sur un gros bloc de roche gabbroïde porteur de signes «en louche».

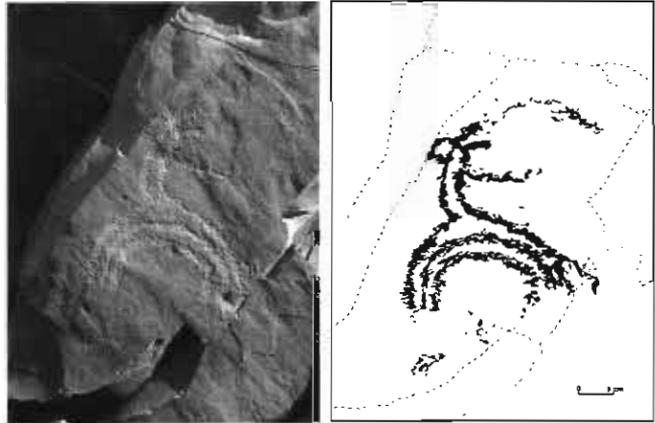


Fig. 46. Sirfo. Le cheval «arc-en-ciel» de Tondo Banda.



Fig. 47. La «roche ouverte» de Ton'Hayanta à Tondo Banda.

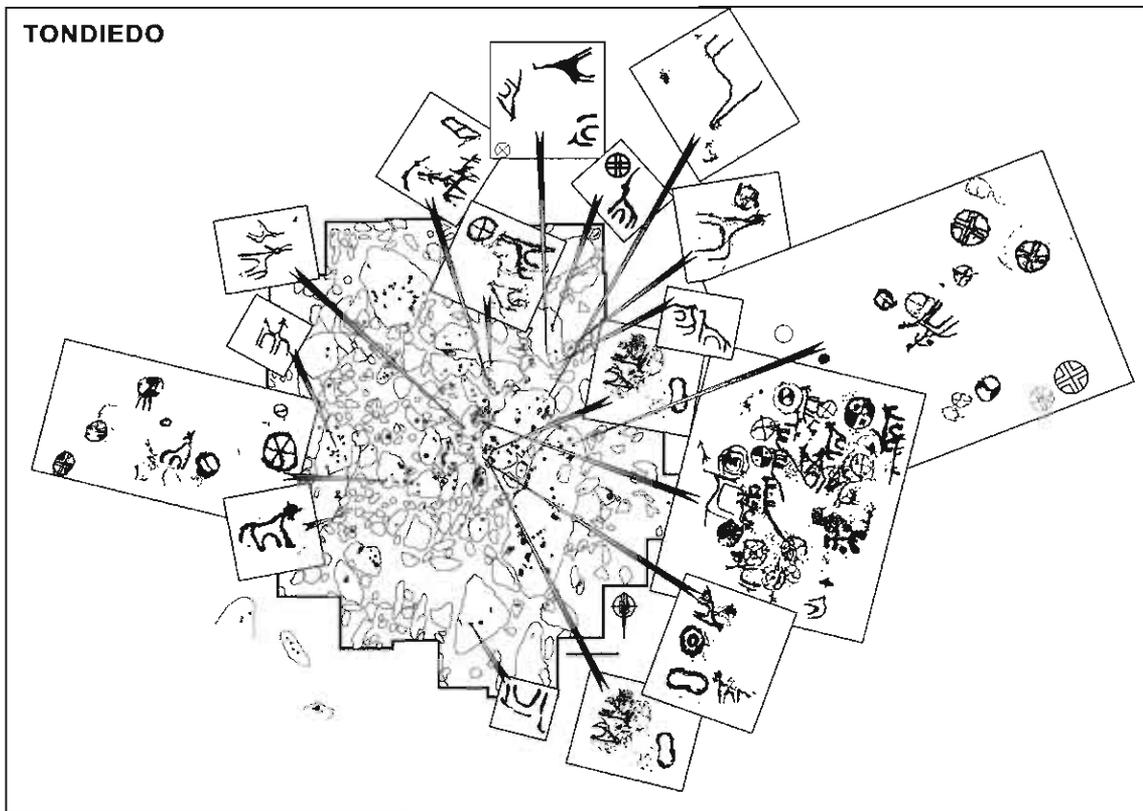


Fig. 48. Modèle de répartition des gravures sur le site de Tondiédo. Les gravures se répartissent en auréole autour de la composition principale (cf. fig. 20).

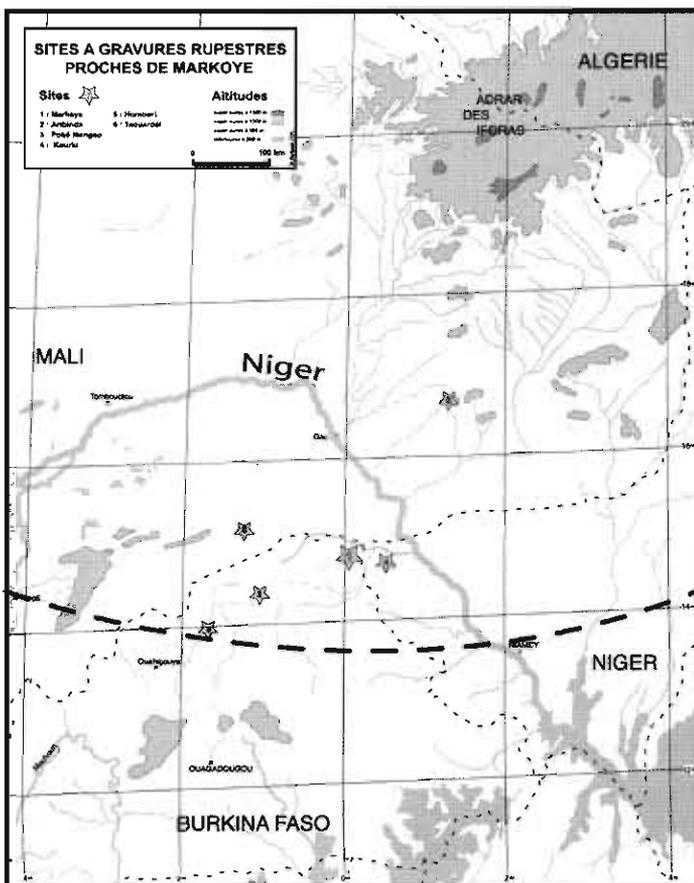


Fig. 49. Carte des régions voisines de la Boucle du Niger. La ligne interrompue marque l'extension approximative de l'influence tamasheq au cours du XI^e siècle de notre ère.



Fig. 50. Signes circulaires à décor de croix pattée de Komé Tondo.



Fig. 51. Croix pattées inscrites dans un cercle et crosse. Komé Tondo.

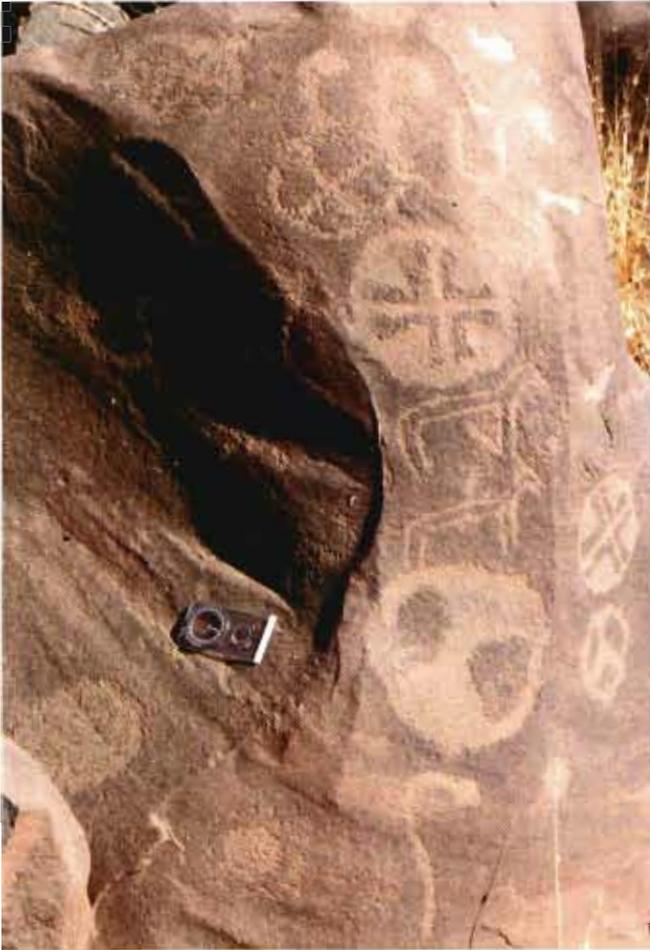


Fig. 52. Croix et crosse. Komé Tondo.

DIVERSITE ET UNITE DES GRAVURES DE MARKOYE

Eléments du dilemme

Un point de méthode reste à éclaircir. Il repose sur la prise en compte globale de l'art rupestre de Markoye et sur son organisation en deux registres distincts : « ensemble 1 » et « ensemble 2 ». Les différences profondes de leurs thèmes iconographiques laissent entrevoir l'existence de deux groupes distincts, différenciés précisément par leur expression culturelle respective. La juxtaposition presque parfaite des aires de répartition des deux « ensembles » (fig. 3) suggère l'existence de deux populations dont la répartition spatiale traduit une certaine complémentarité fonctionnelle, perçue par l'archéologie. Une alternative chronologique amènerait à penser qu'une même population a opéré une transformation de son système de représentation en même temps que son habitat s'est déplacé vers les collines. S'il est aisé de mettre en évidence des différences spatiales, il est beaucoup plus ardu, voire impossible, de reconnaître un quelconque différentiel chronologique dans des gravures effectuées, dans le pire des cas, à quelques siècles d'intervalle.

Le dernier point de vue ne peut donc constituer qu'une hypothèse, mais l'alternative change au total peu de choses car dans les deux cas, il y a bien aux yeux de l'archéologue deux populations distinctes, soit dans l'espace, soit dans le temps.

Opposés par l'essentiel de leur thématique iconographique, ces deux groupes ont entretenu néanmoins des rapports sur lesquels il convient de s'arrêter. Quelques éléments suggèrent en effet la possible existence d'un phénomène d'acculturation.

Art rupestre et acculturation à Markoye

L'acculturation, quel que soit le mode selon lequel elle s'est imposée, suscite l'imitation des comportements, mais aussi la superposition ou la juxtaposition des significations et des signes car le mythe a souvent pour fonction sociale d'exprimer et de résoudre, au moins symboliquement, les contradictions internes à un groupe (Lévi-Strauss 1983, p. 241 à 251). En ce sens, elle favorise l'adaptation, mais aussi des transformations profondes allant du glissement sémantique à une réappropriation complète du système sémiologique, en passant par l'inversion du sens et autres formes intermédiaires. Rien de plus durable en effet ou, au contraire, de plus volatil qu'un modèle de figuration. Figé dans ses caractéristiques graphiques pendant de nombreux siècles, il peut être extrêmement mouvant au gré des générations dans ses contenus. Les sources archéologiques réduisent l'approche du phénomène à ses seules manifestations formelles ; en limitant ainsi malencontreusement le champ de la réflexion, elles en augmentent de fait les incertitudes.

Deux faits objectifs suggèrent à Markoye l'existence vraisemblable de rapports entre les deux ensembles iconographiques. Le premier est mis en évidence principalement par l'analyse des modalités de distribution des éléments graphiques au sein de chaque groupement représentatif, tel que cela a pu être exprimé dans des études antérieures (Barbaza 2005 ; Barbaza, Jarry 2001, 2002, 2003, 2004). Les observations permises par la pratique du relevé systématique montrent ainsi, en premier élément, que les graphismes, lorsqu'ils sont rassemblés selon une densité suffisamment élevée, se répartissent en auréole autour d'une composition principale, ainsi que cela se vérifie plusieurs fois à Sorbaia (*Sorbaia Tortues* ; *Sorbaia Spirales*, ...) ou sur les sites de l'« ensemble 2 » : Béribera, Tondo Bio, Fondiso ou Tondiédo qui a été choisi comme modèle d'organisation (fig. 20, 48). Le petit site de Tond'Hayanta, la « roche ouverte » en songhay, est de ce point de vue particulièrement remarquable (fig. 47). A l'exemple de celui-ci, ces groupements remarquables de figures se distinguent cependant des autres par leur élaboration à partir d'un « lieu essentiel » souvent constitué par un accident topographique ou une particularité remarquable, alors qu'aucune attention analogue n'a été le fait des concepteurs de « l'ensemble 1 ». Le deuxième élé-

ment est constitué par la très grande similitude des structures formelles des panneaux principaux, pour peu que l'on fasse abstraction de quelques graphismes particuliers qui pourraient être considérés comme marqueurs ethniques (*ibidem*). Le rapprochement entre « Sorbaia spirales » et Tondiédo est particulièrement significatif : même position en haut et en bas des 2 anthropomorphes qui présentent eux-mêmes quelques similitudes, même disposition enveloppante des motifs circulaires (spiraales et signes circulaires), même « résidu » de percussions non coordonnées après extraction des relevés sélectifs (fig. 13, 20).

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DU SAHEL : DE L'ART RUPESTRE A L'HISTOIRE

Le Sahel de la fin du 1^{er} millénaire et du début du millénaire suivant : une marge économique et socio-culturelle saharienne

Contemporains ou successifs, les deux groupes humains qui sont à l'origine des deux types de groupement de gravures semblent être beaucoup moins étrangers l'un à l'autre que ce qu'un premier examen avait laissé supposer. Ces similitudes qui paraissent bien échapper aux convergences de formes et au hasard peuvent s'expliquer soit par une participation à un même système de représentation sous des formes de détail différentes, soit par un emprunt effectué par une composante à une autre, sans qu'il soit d'ailleurs possible de préciser *a priori* dans quel sens l'échange s'est effectué. Le caractère allogène de l'« ensemble 2 » de nette inspiration « berbère », ainsi que le sens de l'Histoire dans cette région et à cette époque, suggèreraient que l'*influence* s'est imposée du nord vers le sud, confortant par l'extension du phénomène très largement au-delà de l'Air une hypothèse explicitement formulée par Jean-Pierre Roset (Roset 1993). L'originalité que confère cependant à cet ensemble la prolifération étonnante des signes circulaires, pourrait correspondre à une expression se distinguant pour partie du fonds saharien. Ce dernier en effet, même lorsqu'il est perçu au travers de sites du Sahara méridional comme Taouardéi dans l'Adrar des Ifoghas (Calegari 1989 ; Dupuy 1991) ou Tamokrine dans l'Air (Lhote 1983), ne présente pas cette exubérance de motifs si particuliers. Il est tentant d'y reconnaître une expression spécifique à composante « saharienne » certes dominante, mais fortement particularisée au yeux de l'archéologue par des symboles originaux, le tout pouvant apparaître en fin de compte comme la résultante d'un métissage culturel par acculturation d'un groupe local. S'il est possible d'imaginer que le moteur

de ce mouvement culturel ait été d'ordre économique, et l'importance de l'activité métallurgiste en ferait foi, mouvement au sein duquel pourrait se ranger le processus d'élaboration d'une langue créole qui deviendra quelques siècles plus tard le songhay, il demeure impossible dans l'état actuel des données archéologiques, à Markoye mais aussi dans l'immensité du contexte mis en jeu, d'en préciser les modalités de détail qui l'ont fait participer, certainement contre son gré, au monde nordique colonisateur et conquérant (fig. 49). Il est possible d'imaginer leur mise en place selon divers scénario qui ne diffèrent que par la force de leur action : adhésion et participation à un phénomène économique-culturel généralisé, assimilation plus ou moins volontaire, conversion plus ou moins forcée, soumission plus ou moins énergique...

Epilogue : un dernier épisode préislamique

En dernier point, évoquons le groupement de figures de Komé Tondo à Tondo Banda dont les décors dominants échappent au contexte général de Markoye. L'exubérance du détail des signes circulaires semble en effet subir les effets d'une sorte de résolution dans un ensemble homogène de croix pattées parfois associées à des « crosses » à renflement terminal (fig. 50 à 53). Deux pierres à cupules situées à proximité immédiate de la zone où se concentrent les croix, permettent d'envisager l'existence d'un véritable lieu de culte, quelle qu'en soit sa nature. Plus que le thème ubiquiste de la croix, croix grecque ou croix de Saint André, qui n'est qu'une variation supplémentaire au sein des signes circulaires, c'est son exclusivité presque totale qui nous interroge. L'hypothèse de la présence d'une



Fig. 53. Autre Ascension, autre prophète ?

petite communauté sensible à des influences chrétiennes s'exerçant au début du 2^{ème} millénaire, ne serait pas, dans le fond, particulièrement incongrue mais supposerait pour le moins que des sites intermédiaires confirment la possible origine de ces témoignages sur les rivages de la Méditerranée orientale ou dans l'Est lointain. Si tel était bien le cas, l'existence de ces religionnaires, soit groupe se distinguant d'une communauté, soit communauté ayant connu dans son ensemble une évolution spirituelle vers un christianisme (pratiqué par des adeptes du monophysisme ou de la doctrine mandéenne, ou bien une forme syncrétique et schizoïde des deux), montrerait l'extraordinaire réceptivité de cette frange subsaharienne de l'Afrique noire vis-à-vis d'influences allochtones. Il est vrai que le Christ entrant à Jérusalem, tel qu'il est figuré chevauchant en vue frontale, sur une mosaïque du XII^e siècle dans l'église palatine de Palerme, pourrait constituer une parfaite transposition de nos figures de cava-

liers. Comme Elie d'ailleurs, Jésus, autre prophète de l'Islam, connu lui aussi son Ascension. Le syncrétisme religieux auquel les gravures de Komé Tondo à Tondo Banda apportent un début de fondement archéologique, tel qu'il se serait mis en place dans les environs de la Boucle du Niger au cours de la deuxième moitié du 1^{er} millénaire et tel qu'il est envisagé par J. Hureiki, répondrait lui aussi à un processus très voisin (Hureiki 2003, p. 621 et 622).

Milieu de vie inscrit vraisemblablement dans la mouvance économique du monde méditerranéen et proche-oriental, le Sahel burkinabé depuis longtemps pénétré d'influences préislamiques complexes entrera donc de diverses façons à la charnière des 1^{er} et 2^{ème} millénaires dans la culture de l'Islam. La diffusion de cette dernière signera la fin d'un art rupestre figuratif qui est, à sa manière, une illustration insérée dans une histoire déjà ancienne de ce que l'on appelle dans d'autres contextes «un art du Contact».

BIBLIOGRAPHIE

ABELANET J. 1990. — Les roches gravées nord catalanes. Centre de Recerques i d'Estudis Catalans. Universitat de Perpinya. Revista *Terra Nostra*. Prada. 209 p.

ALBERT K.-D., HALLIER M., KAHLEHEBER S., PEIZER C. 2001. — Montée et abandon des collines d'occupation de l'âge de Fer au nord du Burkina Faso. In : *Kulturentwicklung und Sprachgeschichte in Naturraum Westafrikanische Savanne. Berichte des Sonderforschungsbereichs 268*, Frankfurt am Main. Actes du symposium international 1999, pp. 335-351, 8 fig.

BALLOUCHE A. and NEUMANN K. 1995. — A new contribution to the holocene vegetation of the west african Sahel : pollen from Oursi, Burkina Faso and charcoal from three sites in northeast Nigeria. *Vegetation history and Archaeobotanic*, 4, pp. 31-39.

BARBAZA M. 1998. — Premières datations ¹⁴C des niveaux archéologiques de la galerie Vidal, grotte de Bédailhac (Ariège). *Préhistoire Ariégeoise*, t. LII, pp. 33-44.

BARBAZA M. 2005. — Markoye : l'art rupestre du Sahel burkinabé. *Archéologies. 20 ans de recherches françaises dans le monde*. Ministère des Affaires Etrangères. A.D.P.F. Maisonneuve et Larose éd., pp. 328-331.

BARBAZA M., MILLOGO A. K., KOTÉ L. 1998. — Pour un programme d'étude de l'art rupestre au Burkina Faso. *International Newsletter On Rock Art*, pp. 4 et 5, 1 fig.

BARBAZA M. et FRITZ C. 2001. — Art et habitats magdaléniens dans les Pyrénées centrales. *Les Hommes et leur Patrimoine en Comminges*. Actes du Congrès des Sociétés Savantes. Saint-Gaudens. 28 juin 1999, pp. 291-320, 6 fig.

BARBAZA M., JARRY M. 2001. — Sorbaia et Tondiédo. Deux sites remarquables pour l'étude de l'art rupestre sahélien. *Annales des X^{èmes} Rencontres Archéologiques de Saint-Céré (Lot)*, pp. 11-25.

BARBAZA M., JARRY M. 2002. — Fondiso : l'art et la manière des gravures protohistoriques de Markoye (Burkina Faso). *Préhistoire. Art et Sociétés*. Bulletin de la Société Préhistorique Ariège-Pyrénées, t. LVII, pp. 87-104, 11 fig.

BARBAZA M. et JARRY M. 2003. — Thèmes iconographiques et structure de représentation dans l'art rupestre du Sahel : Sorbaia et Tondiédo à Markoye (Burkina Faso). *Art et symboles, du Néolithique à la Protohistoire* (J. Guilaine éd.). Editions Errance, pp. 239-262, 21 fig.

BARBAZA M. JARRY M. 2004. — Le site de Tondiédo à Markoye (Burkina Faso). Elaboration d'un modèle théorique pour l'étude de l'art rupestre protohistorique du Sahel burkinabé. *Sahara 15*, pp. 83-96, 14 fig.

BERNUS E. 1993. — Les Touareg. Catalogue de l'exposition *Vallées du Niger*. 1993, pp. 162-172, 5 fig.

BERNUS E. et DUROU J.-M. 1996. — *Touaregs. Un peuple du désert*. Robert Laffont éd. Paris. 331 p.

BRETEAU C. et GALLEY M. 1972. — La pastèque et le couteau. *Littérature orale arabo-berbère*. Paris, pp. 57-66.

CAMPS G. 1995. — *Les Berbères. Mémoire et identité*. Editions Errance. 260 p.

CARTRY M. 1968. — Laalebasse de l'excision en pays gourmantché. *Journal de la Société des Africanistes*, XXXVIII, pp. 189-225.

CARTRY M. 1979. — Du village à la brousse ou le retour de la question. A propos des Gourmantché du Gobnangou (Haute-Volta). Dans : Izard M. et Smith P. (dir.) *La fonction symbolique*. Gallimard. Paris. 346 p.

CALEGARI G. 1989. — Le incisione rupestri di Taouardeï (Mali). *Problematica generale e repertorio iconografico. Memorie della Società Italiana di Scienze Naturali di Milano*, Vol. XXV, I, pp. 3-44.

CALEGARI G. et SIMONE L. 1993. — Un saggio du scave a Taouardei (Gao ; Mali). In : Calegari G. 1993. *L'arte e ambiente del Sahara preistorico : dati e interpretazioni*. Memorie della Società Italiana di Scienze naturali e del Museo civico di storia naturale di Milano, vol. XXVI, pp. 121-124.

CHASSELOUP-LAUBAT F. de. 1938. — *Art rupestre au Hoggar*. Editions Plon. 62 p.

CLAUDOT-HAWAD H. 1993. *Les touaregs. Portraits en fragments*. Ed. Edisud. Aix-en Provence

CLAUDOT-HAWAD H. 2001. — *Eperonner le monde. Nomadisme, Cosmos et Politique chez les Touaregs*. Ed. Edisud. 199 p.

CLAUDOT-HAWAD H. 2002. — *Touaregs. Apprivoiser le désert*. Découvertes Gallimard. 143 p.

CLOTTE J. et COURTIN J. 1994. — La grotte Cosquer. Editions du Seuil. Paris. 197 p., 191 fig.

CLOTTE J., COURTIN J., VANRELL L. 2005. — *Cosquer redécouvert*. Editions du Seuil. Paris. 255 p., 209 fig.

CUOQ J. 1975. — *Les Musulmans en Afrique*. Ed. Maisonneuve et Larose. Paris. 522 p.

CUOQ J. M. 1985. — Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIII^{ème} au XVI^{ème} siècle. Ed. du CNRS, 512 p.

DEVISSE J. 1990. — L'Afrique du VII^{ème} au XI^{ème} siècle. Commerce et routes de trafic en Afrique occidentale. *Histoire Générale de l'Afrique*, t. II, pp. 439-442.

DEVISSE J. et VERNET R. 1993. — Le bassin des vallées du Niger : chronologie et espaces. Catalogue de l'exposition *Vallées du Niger*. 1993, pp. 11-37, 16 fig.

DEVISSE J. et DIALO B. 1993. — Le seuil du Wagadu. Catalogue de l'exposition *Vallées du Niger*, pp. 103-115, 10 fig.

DEVISSE J. et SIDIBÉ S. 1993. — Mandaka et mandéphones. Catalogue de l'exposition *Vallées du Niger*, pp. 143-150.

DIAKITÉ D. 1989. — Unification étatique et processus ethniques ; le cas des empires soudanais de l'âge d'or : VIII^{ème} – XVI^{ème} siècles. In : Chrétien J.-P. et Prunier G. (eds). 1989. *Les ethnies ont une histoire*. Karthala. ACCT, pp. 135-148.

DIETERLEN G. 1999. — Les Dogon. Notion de personne et mythe de la création. L'Harmattan. 155 p.

DRAMANI-ISSIFOU Z. 1993. — Les Songhay : dimension historique. Catalogue de l'exposition *Vallées du Niger*, pp. 151-161, 5 fig.

DUCHET-SUCHAUX G. et PASTOUREAU M. 1994. — *La Bible et les Saints*. Encyclopédie « Tout l'Art ». Flammarion, 357 p., nombreuses illustrations.

DUPRÉ G. et GUILAUD D. 1986. — Archéologie et tradition orale : contribution à l'histoire des espaces du pays d'Aribinda (Province du Soum ; Burkina Faso). *Cahiers de l'ORSTOM*, série "Sciences Humaines", t. 22, 1, pp. 5-48.

DUPUY C. 1990. — Réalisation et perception des gravures rupestres stylisées de l'Adrar des Iforas (Mali). *Travaux du LAPMO*, pp. 93-109.

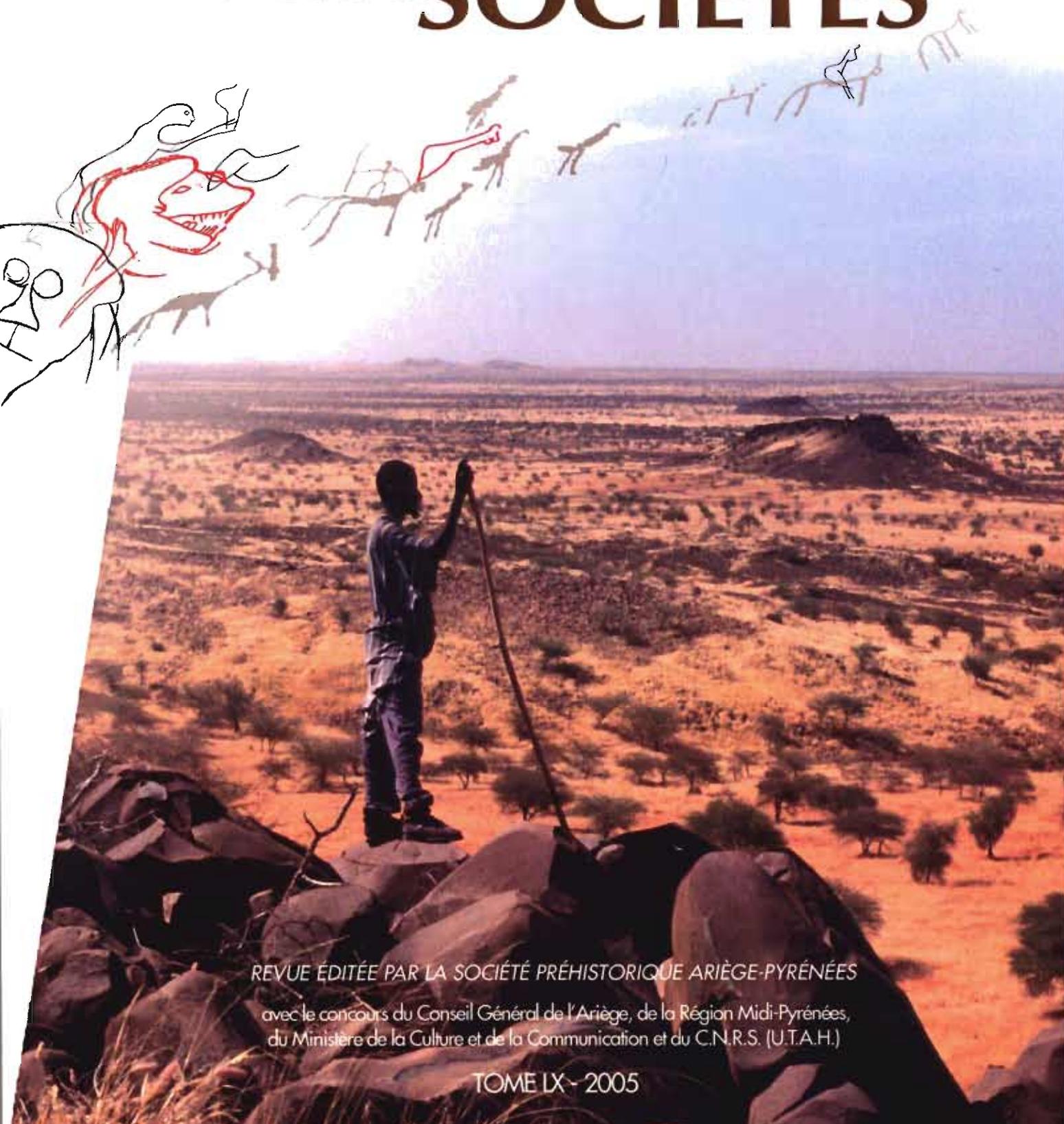
DUPUY C. 1991. — *Les gravures rupestres de l'Adrar des Iforas (Mali) dans le contexte de l'art saharien. Une contribution à l'histoire du peuplement pastoral en Afrique septentrionale du Néolithique à nos jours*. Thèse de Doctorat. Université d'Aix-en-Provence. 20 Décembre 1991. 2 tomes, 404 p. dont de nombreuses planches et figures.

- DUPUY C. 1992. — Trois mille ans d'Histoire pastorale au sud du Sahara. *Préhistoire et Anthropologie méditerranéenne*, 1, pp. 105-126.
- DUPUY C. 1996. — Mobilité des peuplements et arts rupestres dans le bassin des fleuves Niger et Nil. *Préhistoire et Anthropologie Méditerranéennes*, 5, pp. 173-196.
- FONTÈS J., DIALLO A., COMPAORÉ J. A. 1994. - *Carte de la végétation naturelle et de l'occupation des sols. Institut de la carte internationale de la végétation. Université Paul-Sabatier de Toulouse et Université de Ouagadougou.*
- FRANCFORT H. 1950. — The african foundation of ancien egyptian civilization. *Atti del 1° C. I. P. P. M.* Firenze, t. 9, 3.
- GARCIA M. et RACHAD M. 1997. — L'art des origines au Yémen. Ed. du Scuil. Paris. 98 p.
- GAST M. 2000. — *Moissons du désert. Utilisation des ressources naturelles au Sahara central.* Editions Ibis Press. 160 p.
- GAST M. 2004. *Tikatoutin.* Publications du Centre National de Recherches Préhistoriques, Anthropologiques et Historiques. Alger. 201 p.
- GADO B. 1993. (In «village des morts» en République du Niger. *Vallées du Niger.* Edition de la Réunion des Musées Nationaux, pp. 365-374, 6 fig.
- GI.ORY A. 1953. — Gravures rupestres du Haut Atlas. (In épisode guerrier de l'histoire berbère. *La Nature*, 3218, pp. 174-180.
- GRIAULE M. 1946. — *Dieu d'Eau.* Fayard. Paris. (Edition de 1966). 221 p.
- GRIAULE M. et DIETERLEN G. 1965. — Le Renard Pale. Paris. Travaux et Mémoire de l'Institut d'Ethnologie. Paris. Vol. LXXII, 544 p.
- HACHID M. 2000. — *Les Premiers Berbères entre Méditerranée, Tassili et Nil.* Ina Yas et Edisud éd. 316 p., 472 fig.
- HAMPATÉ BÂ H. 1966. - Les fresques d'époque bovidienne du Tassili-n'Ajjer et les traditions des Peul. Hypothèses d'interprétation. *Journal de la Société des Africanistes*, t. 36, pp. 141-157, 7 fig.
- HAMPATÉ BÂ H. et DIETERLEN G. 1961. *Koumen. Textes initiatiques des pasteurs Peul.* Cahier de l'Homme, Paris, 96 p., 4 fig.
- HUREIKI J. 2003. — Essai sur l'origine des Touaregs. Ed. Karthala. Paris. 764 p.
- HUYSECOM E. 1993. — L'art rupestre et le faciès néolithique du Baoulé (Mali). In : Calegari G. (ed.). *L'arte e ambiente del Sahara preistorico : dati e interpretazioni.* Memorie della Società Italiana di Scienze naturali e del Museo civico di storia naturale di Milano, vol. XXVI, pp. 286-292.
- HUYSECOM E., MAYOR A., MARCHI S., CONSCIENCE A.-C. 1995. — Styles et chronologie dans l'art rupestre de la boucle du Baoulé (Mali). L'abri de Fanfannyégéné II. *Sahara* 8, pp. 53-60.
- JAEGER P. 1953. — Précisions au sujet des rites rupestres de la région de Kita. *Notes Africaines*, n° 60, pp. 97-99.
- JAUZE B. et SAUVET G. 1991. - Art mobilier magdalénien de la grotte de Bédeilhac (Ariège). Fouilles Jauze - Mandement, 1927 - 1929. *Bulletin de la Société Préhistorique de l'Ariège*, t. XLVI, pp. 19-57, 29 fig.
- KIÉTHÉGA J.-B. 1993. — La mise en place des peuples du Burkina Faso. *Découvertes du Burkina Faso.* Ed. Sèpia - A.D.D.B. Paris - Ouagadougou, pp. 9-29.
- KIÉTHÉGA J.-B. 1993. — Le cycle du fer au Burkina Faso. *Découvertes du Burkina Faso.* Ed. Sèpia - A.D.D.B. Paris - Ouagadougou, pp. 73-96.
- KIÉTHÉGA J.-B. 1993. — Le cycle de l'or au Burkina Faso. *Découvertes du Burkina Faso.* Ed. Sèpia - A.D.D.B. Paris - Ouagadougou, pp. 96-126.
- KOTÉ L. 1997. — Données archéologiques du Sahel burkinabè. *Tradition et Modernité*, 9, pp. 34-42.
- LAJOUX J. D. 1962. — *Merveilles du Tassili Ajjers.* Editions du Chêne, Paris, 196 p.
- LE QUELLEC J.-L. 1993. — *Symbolisme et art rupestre au Sahara.* L'Harmattan. Paris. 638 p.
- LE QUELLEC J.-L. 1995. — Aires culturelles et art rupestre : théranthropes et femmes ouvertes du Messak (Libye). *L'Anthropologie*, t. 99, 2-3, pp. 405-443, 42 fig.

- LE QUELLEC J.-L. 2002. — Henri Lhote et le Lotori. *Ithyphalliques, Traditions orales, Monuments lithiques et art rupestre au Sahara*. Hommage à Henri Lhote. Publication de l'Association des Amis de l'Art Rupestre Saharien. Les Cahiers de l'AARS, n° 7, pp. 141-156, 8 fig.
- LE QUELLEC J.-L. 2004. — *Arts rupestres et mythologies en Afrique*. Flammarion. 212 p., 81 fig.
- LÉVI-STRAUSS C. 1983. — *Le regard éloigné*. Plon, Paris. 398 p.
- LEROI-GOURHAN A. 1976. — Interprétation esthétique et religieuse des figures et symboles dans la Préhistoire. *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 42.
- LHOTE H. 1976. — *Vers d'autres Tassilis*. Ed. Arthaud, Paris.
- LHOTE H. 1979. — *Les gravures de l'oued Mammamet (nord-est du massif de l'Aïr)*. Les Nouvelles Editions Africaines, 431 p., nombreuses figures.
- LHOTE H. 1983. — *Les gravures du pourtour occidental et du centre de l'Aïr*. Editions Recherche sur les Civilisations, mémoire n° 70, 281 p., 78 pl.
- MALHOMME J. 1950. — Les pierres excavées et les gravures rupestres du Grand Atlas de Marrakech. *Bulletin de la Société de Préhistoire Marocaine*, pp. 7-21.
- MAUNY R. 1954. — Gravures et peintures rupestres de l'Ouest africain. *Initiations Africaines*, t. XI, 91 p.
- MAUNY R. 1971. — *Les siècles obscurs de l'Afrique Noire*. Fayard. Paris 314 p.
- MILLOGO A.-K., BARBAZA M., KOTÉ L., DESBORDES J.-P. 1999. — Premiers éléments pour un programme d'étude sur l'art rupestre au Burkina Faso. *News Letter on Rock Art*, 22, p. 23-26.
- MILLOGO A.-K. 1993. — Recherches préhistoriques au Burkina Faso. *L'Anthropologie*, t. 97, 1, pp. 97-118.
- MILLOGO A.-K. 2000. — L'art rupestre. *L'archéologie en Afrique de l'ouest. Sahara et Sahel* (R. Vernet éd.). Editions Sépia, pp.40-43.
- MILLOGO A.-K., KOTÉ L. 2000. — Recherches archéologiques à Gandefabou. : In: *Kulturentwicklung und Sprachgeschichte in Naturraum Westfrikkanische Savanne. Berichte des Sonderforschungsbereichs 268*, Frankfurt am Main. Actes du symposium international 1999, pp.353-365, 3 fig.
- MUZZOLINI A. 1995. — *Les images rupestres du Sahara*. Toulouse. 323 p.
- NEUMANN K. 2000. — Le Sahel du Burkina Faso : Paléoenvironnement et développement culturel: In: *Kulturentwicklung und Sprachgeschichte in Naturraum Westfrikkanische Savanne. Berichte des Sonderforschungsbereichs 268*, Frankfurt am Main. Actes du symposium international 1999, pp. 323-325, 2 fig.
- NICOLAÏ R. 1981 — *Les dialectes du songhay (contribution à l'étude des changements linguistiques)*. SELAF, Paris. 302 p.
- NICOLAÏ R. 1990 — *Parentés linguistiques (à propos du songhay)*. Editions du CNRS, Paris. 209 p.
- NICOLAÏ R. et CREISSELS D. 1993. — Etat linguistique de la partie septentrionale de la boucle du Niger. Catalogue de l'Exposition « Vallée du Niger ». Paris, pp. 249-259, 2 fig.
- OTTE M. 1993. — Préhistoire des religions. Masson éd. Paris. 140 p.
- PAULME D. 1976. — *La mère dévorante. Essai sur la morphologie des contes africains*. Gallimard. Paris. 321 p.
- PELZER C. et MAGNAVITA S. 2001. — La nécropole de Kissi et ses implications historiques. *Kulturentwicklung und Sprachgeschichte in Naturraum Westfrikkanische Savanne. Berichte des Sonderforschungsbereichs 268*, Frankfurt am Main. Actes du symposium international 1999, pp. 367-376, 1 fig.
- POLET J. 2005. — Recherches archéologiques à Dia et Thial. *Archéologies. 20 ans de recherches françaises dans le monde*. Ministère des Affaires Etrangères. A.D.P.F. Maisonneuve et Larose éd., pp. 321-324.
- RODRIGUE A. 1988. — A propos des disques gravés de l'Atlas marocain. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 85, pp. 83-85, 1 fig.
- RODRIGUE A. 1999. — *L'art rupestre du haut Atlas marocain*. L'Harmattan, 420 p., nombreuses figures.
- ROGNON P. — L'évolution des vallées du Niger depuis 20 000 ans. *Vallées du Niger*. Catalogue d'exposition. Réunion des Musées Nationaux, pp. 40 - 62, 11 fig.
- ROUCH J. 1949. — Gravures rupestres de Kourki. (Niger) *Bulletin de l'I.F.A.N.*, t. XI, 3-4, pp. 340-353.

- ROUCH J. 1965. — *La chasse au lion à l'arc*. Film documentaire.
- ROUCH J. 1961. — Restes anciens et gravures rupestres d'Arbinda (Haute-Volta). *Etudes Voltaïques*, n° 2, pp. 62-67.
- ROSET J.-P. 1990. — Azrou. *Encyclopédie Berbère*. Ed. Edisud, t. VIII, pp. 1224-1231.
- ROSET J.-P. 1993. — La période des chars et les séries de gravures ultérieures dans l'Aïr, au Niger. In: Calegari (ed.). *L'arte e l'ambiente del Sahara preistorico : dati e interpretazioni*. Memorie della Società Italiana di Scienze Naturali e del Museo Civico di Storia Naturale di Milano, vol. XXVI, fasc. II, pp. 431- 446.
- SAUVET G. 1996. — Fiches sur Bédeillac. Dans : *L'art préhistorique des Pyrénées*. Catalogue d'exposition. Musée des Antiquités Nationales, avril-juin 1996, pp. 162-165.
- SEIGNOBOS C. 1985. — Systèmes défensifs végétaux africains. *Le grand atlas de l'Archéologie*. Encyclopaedia Universalis, pp. 322-323.
- TAUVERON M. 1994. — Tentative d'analyse statistique des peintures des Têtes rondes. *Dossiers et recherche sur l'Afrique*. 2. Actes du Colloque *Arte e culture del Sahara preistorico*. Rome. 1992, pp. 183-196.
- TROST F. 1997. — Gravures et peintures rupestres de Tonja (Mali). *Sahara 9*, pp. 51-62.
- URVOY Y. 1941. — Gravures rupestres d'Arbinda (Boucle du Niger). *Journal de la Société des Africanistes*, t. XI, pp. 1-6.
- VERNET R. 1995. — *Climats anciens du nord de l'Afrique*. Ed. de l'Harmattan. 180 p.
- VERNET R. 1996. — *Le Sud-Ouest du Niger. De la Préhistoire au début de l'Histoire*. Etudes nigériennes, 56. Editions SEPIA. 394 p.
- VIDAL-NAQUET P. 1987. — *Histoire de l'Humanité. De la Préhistoire à nos jours*. Atlas historique. Editions Hachette. 339 p.
- VOGELSANG R., ALBERT K.-D., KÄHLHEBER. 1999. — Le sable savant : les cordons dunaires sahéliens au Burkina Faso comme archive archéologique et paléoécologique de l'Holocène. *Sahara 11*, pp. 51 - 68, 15 fig.
- WEBER E. 1996. — *Petit dictionnaire de mythologie arabe et des croyances musulmanes*. Editions «Entente». 386 p.

PRÉHISTOIRE, ART ^{et} SOCIÉTÉS



REVUE ÉDITÉE PAR LA SOCIÉTÉ PRÉHISTORIQUE ARIÈGE-PYRÉNÉES

avec le concours du Conseil Général de l'Ariège, de la Région Midi-Pyrénées,
du Ministère de la Culture et de la Communication et du C.N.R.S. (U.T.A.H.)

TOME LX - 2005